

A marble bust of a man, likely a historical figure, shown from the chest up. He has wavy hair and is wearing a high-collared coat with a decorative brooch at the neck. The bust is set against a light-colored, textured wall.

Florence de Baudus

# Le Sang du Prince

*Vie et mort du duc d'Enghien*

éditions du  
**ROCHER**



# LE SANG DU PRINCE

Vie et mort du duc d'Enghien

## DU MÊME AUTEUR

*Julie*, divertissement (ouvrage collectif), L'Âge d'Homme, 1996.

*Volkoff lapidaire*, 314 aphorismes, L'Âge d'Homme, 2000.

*Le Lien du sang*, Éditions du Rocher, 2000.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Si le journal s'arrête au 25 juin 1785, c'est que le seigneur Toudouze est mort le lendemain. Une brève note l'annonce en conclusion.

Chaque jour, sous sa surveillance, deux copies étaient faites de son récit, une pour le prince de Condé, l'autre pour le duc de Bourbon. Une est conservée à la bibliothèque Mazarine, l'autre est entre mes mains.

Quelle satisfaction d'être à la source ! Aucun récit postérieur ne vaut pour moi le travail au jour le jour de cet homme qui m'offre la vie quotidienne de la maison de Condé pendant l'enfance du person-nage auquel je me consacre.

Et comme il m'est facile, puisque j'ai la chance d'être sur les lieux mêmes, de franchir deux siècles pour me retrouver au jour de la naissance du petit prince ! « Le 2 août 1772, S. A. S. Mme la duchesse de Bourbon est accouchée d'un prince à huit heures trois quarts du soir, les premières douleurs pour l'enfantement ayant commencé vers les quatre heures du matin. »

La journée se déroule comme aux premières pages de ces contes de fées qui s'ouvrent par l'effervescence joyeuse d'une naissance princière. Tandis que M. de Maillé est parti pour Compiègne annoncer au roi Louis XV et à la famille royale l'heureux accouchement de la jeune mère, les plus grands princes se pressent autour du berceau.

Celui qui les reçoit, Louis-Joseph, prince de Condé, n'est pas le moins prestigieux. S'il ne règne pas, son sang est aussi noble que celui du roi : comme le roi, il descend de Robert, comte de Clermont, sixième fils de Saint Louis. Le premier à porter le titre de prince de Condé fut le valeureux Louis de Bourbon, tué d'un coup de pistolet par Montesquiou, après la bataille de Jarnac, en 1579. Son père était roi de Navarre et son frère aîné, Antoine de Bourbon, fut le père de Henri IV.

Ce grand-père de trente-six ans, qui s'illustra pendant la guerre de Sept Ans contre le maréchal de Brunswick – dont nous aurons à reparler –, est veuf d'une princesse de Rohan-Soubise, morte à la naissance de leur fille, la princesse Louise. Bien qu'il ait sincèrement pleuré sa femme, le prince s'est consolé avec Mme de Monaco qui lui offre une existence presque conjugale un peu contrariée tout de même par le fait que le prince de Monaco se refuse à mourir.

L'heureux père, qui porte le titre de duc de Bourbon, a lui aussi fait un mariage d'amour. À quatorze ans, il a eu le coup de foudre pour sa cousine, la princesse Bathilde d'Orléans. Mais il en a aujourd'hui dix-sept, et sa femme ne l'intéresse plus que très modérément. Cela ne l'empêche pas de présenter fièrement son fils à son beau-père, le duc d'Orléans, qui est arrivé à Chantilly dès quatre heures de l'après-midi avec son fils, le duc de Chartres, qui passera à la postérité sous le peu glorieux nom de Philippe-Égalité.

Le duc de Penthièvre, beau-père du duc de Chartres et de la princesse de Lamballe – dont le massacre en 1792 sera une des hontes de la Révolution –, est là aussi. Est-ce la nature qui a fait ce prince pieux et mélancolique, comme le décrit Chateaubriand dans sa *Vie de Rancé*, ou le deviendra-t-il à cause de la Révolution et de ses malheurs ? Pour l'heure, il assiste à l'ondolement de l'enfant par M. le curé qui s'est rendu au château dans l'après-midi avec le clergé.

Deux salves de canon ont été tirées de vingt-sept coups chacune.

Ce même jour, « le nouveau-né étant sur un oreiller, le feu a pris à l'eau-de-vie qui a gagné l'oreiller qui s'est enflammé. Le prince était tout en feu. Il fut retiré promptement sans accident ».

Quelques biographes du prince n'hésitent pas à faire du

pathos avec cet incident, déclarant que l'enfant était d'une faiblesse extrême et que les accoucheurs, dans leur précipitation à le froter à l'eau-de-vie un peu trop près de la cheminée, ont manqué le faire rôtir au lieu de le sauver. Du coup, ils donnent à ce fait la résonance d'un glas lugubre, premier avertissement d'un destin tragique.

Je ne partage pas cette opinion : j'aurais tendance à penser que le nouveau-né a eu plutôt de la chance de ne pas brûler vif et que, ce jour-là, le destin lui fut favorable.

Il est vrai que les portraits nous montrent un enfant ravissant mais délicat. Son regard bleu et rêveur, un brin mélancolique, ne révèle pas une grande vivacité. Il en aura, pourtant, à revendre.

Le compte rendu de cette journée mémorable se termine par une note solennelle : le roi a donné un titre à l'enfant princier qui sera duc d'Enghien, comme son ancêtre illustre, le Grand Condé, vainqueur de Rocroi et de Norlingen au temps de Louis XIV <sup>1</sup>.

J'ai refermé pour un moment le livre et ôté les gants blancs car Nicole Garnier, conservateur en chef du domaine, vient me chercher. Son expression, plus concentrée que sévère, se transforme dès qu'elle parle des trésors dont elle a la charge. Passionnée et passionnante, elle m'emmène repérer à travers le château et le parc ce qui subsiste de l'enfance du duc d'Enghien, « ce grand absent, me confie-t-elle. Il n'a rien construit ici, rien aménagé, rien collectionné ».

J'en ai la triste preuve en admirant l'exposition du cabinet des livres qu'Emmanuelle Toulet, conservateur de la bibliothèque, me commente avec verve : tous les seigneurs de Chantilly, jusqu'à la Révolution, faisaient apposer leurs armes sur les couvertures de leurs livres. Si les armes des Condé sont immuables – de France, au bâton péri en bandes de gueules – la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



quatre cents pages jaunies, recouvertes par deux écritures à l'encre pâlie. Contrastant avec la graphie perlée de l'abbé, les lettres pataudes et énormes de l'élève, qui s'arrondissent, s'amenuisent, s'affermissent au fil des pages me livrent la personnalité de mon petit prince, bien plus réel, pour moi, que si j'avais de lui toute une collection de photos ou de films.

Je feuillette lentement les cahiers, émue de relever les taches d'encre, les dessins de fleurs ou de maisons qui truffent les déclinaisons latines.

Le prince est là tout entier, avec son badinage, sa loyauté, sa lucidité sur ses faiblesses, sa soif de gloire.

Toute sa vie à venir est en germe dans ces quelque mille pages.

Je voudrais tout transcrire !

L'abbé Millot a face à lui un enfant empli de bonne volonté : « Si je travaille bien, a-t-il écrit à son père, je ferai le bonheur de mes parents, si je fais mal, je fais leur malheur ; ils seront contents de moi, et nous coulerons une vie heureuse. »

Malgré tout, l'effort ne lui est pas naturel et il est peu enclin à passer des heures immobile devant des leçons à apprendre. Enfant dissipé, certes, mais enfant princier. Un jour que ses gouverneurs l'avaient puni, pour une bêtise, à dîner seul, ils lui demandent s'il n'en est pas honteux : « Eh ! messieurs, répond-il, c'est vous plutôt qui êtes privés de l'honneur de manger avec moi ! »

Ruser pour remplir sa mission, voilà à quoi s'attache le précepteur. « Je m'avisai un jour de jeter une question sur le papier, écrit-il ; je lui remis la plume et il répondit ; le dialogue se prolongea, il s'en fit un plaisir. »

Grâce à cette trouvaille, l'enfant va ingurgiter latin, histoire, littérature, grammaire, géographie, catéchisme et que sais-je

encore d'indispensable à un prince de la maison de Bourbon. « On ne croirait pas possible, explique l'abbé, qu'une tête aussi enfantine pût penser et s'exprimer comme je l'ai vu dans plusieurs de ces dialogues. S'il eût été plus capable d'application, il aurait écrit moins de fadaïses ; mais je doute qu'il eût trouvé des traits aussi heureux. C'étaient les saillies d'un moment. »

Dès la deuxième page du premier cahier, l'abbé Millot écrit une version :

« *Spero fore ut sapiens fias.* »

Réponse de la main de l'élève de six ans :

« J'espère que vous deviendrez sage.

– *Nihil futurus est qui nihil discit.*

– Celui qui n'apprend rien ne sera rien. »

Cette dernière formule a dû terriblement marquer le petit prince car on retrouve cette angoisse dans les leçons suivantes qui gardent astucieusement la forme de dialogues.

« Pourquoi serait-il honteux de ne pas savoir la mythologie ? demande l'abbé.

– D'abord parce que tout le monde la sait, transcrit l'enfant. Ensuite si on en parle dans le monde on reste comme une bête sans savoir ni que dire ni que faire encore pour sa propre satisfaction. »

Un peu plus tard, l'abbé, à propos de la science :

« Pourquoi vous est-elle nécessaire ?

– Je ne veux pas être un ignorant.

– Pourquoi craignez-vous de l'être ?

– Je serais déshonoré. »

L'honneur omniprésent et la hantise du déshonneur, déjà !

Et lorsque l'abbé lui demande de tracer un plan d'études qui

« [lui] paraisse digne de fixer sans ennui [sa] bonne tête », le prince fait cette réponse grave de sa grosse écriture de bonhomme de six ans :

« Dès deux heures du matin (*sic*), je commence par répéter une fable de La Fontaine, et quelques vers de Virgile, cela dans un quart d'heure, ensuite traduction par écrit pendant une demi-heure, histoire pendant une demi-heure, traduction de Térence pendant trois quarts d'heure.

Le soir traduction, non par écrit (*sic*), de quelques vers de Virgile, y comparer l'abbé de L'Île. Pendant une demi-heure, article des hommes illustres à traduire par écrit, pendant trois quarts d'heure – un quart d'heure d'histoire, une demi-heure de Térence.

– Et cela *sans ennui*<sup>1</sup>, souligne le maître, car c'est la chose proposée. »

Mais le prince est honnête :

« Je ne pourrais pas travailler sans ennui.

– Vous êtes donc le plus malheureux des enfants, poursuit le maître qui veut aller jusqu'au bout du raisonnement. Et comme je prends beaucoup de part à ce malheur, indiquez-moi le moyen de vous amuser sans renoncer au travail. »

Et le prince d'avoir cette conclusion merveilleuse :

« Je ne vous l'enseignerai pas parce qu'il est nécessaire que je travaille. »

Les deux pages suivantes sont raturées et pleines de pâtés : relâchement compréhensible après un tel aveu !

Tout de même, le petit prince semble avoir du mal à fixer son attention.

« Oh ! le beau personnage que celui d'un être sans raison ! s'exclame l'abbé.

– J'ai mal fait aujourd'hui, reconnaît l'enfant. Pour la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maison de Condé, il se mit à crayonner vivement cette extraordinaire scène d'hallali. Quand le tableau fut achevé, deux ans plus tard, le prince de Condé le fit envoyer au grand-duc Paul qui le plaça à Saint-Pétersbourg. Beaucoup plus tard, en 1884, le grand-duc Wladimir en fit exécuter une copie qu'il offrit au duc d'Aumale pour le remercier de l'avoir reçu à Chantilly.

C'est cette copie devant laquelle j'aime rêver pour me reposer de mes écritures.

Dans l'immédiat, les honneurs furent pour la comtesse du Nord et le prince de Condé lui donna les quatre dents et les bois du cerf. La princesse fit monter les dents en girandole en les entourant de diamants.

Au moment de partir, le comte du Nord manifesta au prince de Condé ses regrets de quitter un tel paradis :

« Je changerais tout ce que je possède contre votre beau Chantilly.

– Oh ! Votre Altesse y perdrait trop...

– Non, répondit le futur tsar, car ce serait devenir Condé ! »

Le prince de Condé exprima alors le souhait de se rendre un jour à Saint-Pétersbourg ce qu'accepta avec enthousiasme le grand-duc.

« Hélas ! ce n'est qu'un rêve », soupira alors le prince <sup>1</sup>.

Comment aurait-il pu savoir que dans cette immense Russie, il emmènerait, avec son petit-fils, son armée recueillie par ce même Paul, devenu tsar ?

Et la vie familiale reprend son cours. Paris commence à bruire de mille rumeurs qui n'atteignent pas le cours paisible des saisons à Chantilly. Les chaleurs continuent de succéder aux gelées.

Le 25 mars 1785, à Versailles, naît un petit prince qui fait le



bonheur des Français et qui sera connu sous le nom tragique de Louis XVII.

Le 17 mai de cette année-là, en présence du prince de Condé, du duc et de la duchesse de Bourbon et de Mademoiselle, le duc d'Enghien, douze ans et demi, est baptisé dans la chapelle de Versailles <sup>2</sup>. Il reçoit les prénoms de Louis, comme son parrain, le roi Louis XVI, Antoine, comme sa marraine, la reine Marie-Antoinette, et Henri comme tous les princes de Condé <sup>3</sup>.

Le duc de Bourbon distribua, dit-on, trois mille boîtes de dragées.

Le 2 février 1788, le duc d'Enghien se rendit à Versailles avec son père et son grand-père pour être reçu chevalier des Ordres du roi (Saint-Esprit et Saint-Michel).

Dans la Grand-Chambre du Parlement où, pour la seule fois dans l'Histoire, trois générations de Condé siégeaient ensemble, le nouveau chevalier de quinze ans et demi, regard clair et boucles blondes, prononça son premier discours public.

Ce jour-là, le duc d'Enghien était exactement à la moitié de sa vie.

Dans les mois qui suivirent, son grand-père l'emmena au camp de Saint-Omer. Le prince de Condé prenait en main l'éducation militaire de son petit-fils dont il ne doutait pas qu'il serait le digne descendant de la maison de Condé, servant le roi et la France en accomplissant ce qu'il était né pour être : un prince soldat.

À six ans, il avait écrit à son père : « Je lis avec contentement les héroïques actions de nos rois ; en voyant de si beaux exemples, je me sens une ambition de les imiter : mais ce

m'est assez pour maintenant d'être enfant de désir et de n'avoir d'autre volonté que la vôtre. »

La Révolution, l'exil et la guerre vont exacerber le combat intérieur du jeune prince : volonté très forte d'écrire sa propre page de gloire, contrariée par l'impuissance à se dégager de l'emprise de son père et surtout de son grand-père.

---

1. Dans un souci de clarté, j'ai choisi de rétablir, dans les citations, l'orthographe et la ponctuation modernes et donc, de supprimer un certain nombre de majuscules.

1. On trouve, dès l'an mil, la trace des seigneurs d'Enghien en Hainaut. Par le jeu des héritages, le nom, éteint depuis 1482, demeurait une seigneurie du roi de France. En 1607, Henri IV, qui avait besoin d'argent, vendit son domaine d'Enghien-en-Hainaut à Charles de Ligne, comte d'Arenberg, tout en stipulant que le titre d'Enghien serait maintenu dans la famille des Bourbon-Condé qui, depuis 1567, avaient vu leur terre de Nogent-le-Rotrou érigée en duché-pairie d'Enghien.

Ce titre était, depuis, l'apanage des aînés des Condé.

1. La tradition familiale rapporte que ce portrait fut réalisé par la duchesse de Bourbon elle-même bien qu'aucune signature n'apparaisse sur le pastel.

1. Le buste en marche exécuté par Deseine et exposé à Paris au Salon de 1822 avait disparu. Après vérification, Mme Kottulinsky m'envoie un courrier pour me confirmer que le buste de Sychrov porte l'inscription : « En 1816 par de Seine (*sic*) de l'ancienne académie royale de peinture. »

2. Autre orthographe, parmi d'autres, d'Enghien.

1. Comtesse de Clinchamp, *Chantilly*.

1. Souligné dans le texte.

1. Françoise Chopard, « Un ballon en forêt de Coye ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

neuf heures, sans me réveiller, chose qui ne m'arrivait jamais. »

Le lendemain, les promenades se poursuivent le long du Rhin et la gaieté est de mise : on a tout perdu mais personne ne peut empêcher d'admirer la nature du bon Dieu !

À l'inverse de l'archiduc Maximilien, le duc de Wurtemberg prend le parti de recevoir dignement les princes de Condé.

Agissant en modéré, enfin ! à cette époque précise, le duc fait savoir à ces princes qu'il regarde leur cause « comme celle de tous les souverains » et que chez lui, ils jouiront de toute la sécurité, de toutes les commodités et de tous les agréments.

Comment refuser une telle invitation quand l'argent des cassettes file à toute allure ? Sous les faux noms qu'ils portent et dans l'immédiat, les princes du sang pensent ne pas mettre leurs hôtes dans une position trop inconfortable.

À Stuttgart, capitale du Wurtemberg, le duc d'Enghien trouve le dîner mauvais, mais magnifiquement servi.

Le lendemain, le duc les emmène à Hohenheim, sa maison de campagne. Le prince de Condé s'étend sur la description d'un domaine qu'il juge splendide, quoique moins noble et moins riche que Chantilly. Le duc d'Enghien, lui, est ahuri par le spectacle des écuries qui viennent d'être bâties : « Elles sont peintes en rose, blanc et or : c'est une vraie folie ! Jamais on ne pourra y mettre des chevaux. »

Mais le duc et la duchesse de Wurtemberg sont si aimables ! Ils proposent au prince de Condé de mettre à sa disposition, tant qu'il est hors de France, une maison avec un régiment et une chasse très étendue. Le prince remercie mais n'accepte ni ne refuse : comment pourrait-il répondre autrement alors qu'il dépend de Louis XVI pour déterminer son lieu de résidence ?

Voici les Condé en route pour la Suisse. Une des

expressions qui reviennent souvent sous la plume du jeune prince est « première fois » : c'est la première fois qu'il voit des cigognes et leur nid, la première fois qu'il voit des montagnes de neige, des marmottes et des chamois. Il note tous les ponts, les chutes d'eau sur le Rhin, les lacs, les glaciers. Il est enchanté, attristé, surpris, ennuyé, jamais indifférent.

À Berne, après s'être installés à l'auberge du Faucon, ils retrouvent le comte d'Artois qui est descendu dans un château à l'extérieur de la ville. On converse, bien sûr, de la politique et des affaires. On se réjouit de ce que le Béarn et le Haut-Languedoc projettent de se déclarer ouvertement pour le roi. Cette nouvelle n'aura pas de suite.

Abandonnant les conversations des plus âgés, le jeune prince préfère s'attarder devant le coucher de soleil sur les montagnes.

Ils quittent Berne le 27 août, traversent le lac de Thoue puis des forêts, le prince de Condé et la princesse Louise sur des chars à bancs, les ducs d'Enghien et de Bourbon à cheval.

La rusticité des campements n'échappe pas au jeune prince : à Lauterbrunn, les habitations sont des sortes de petites baraques où pendant l'été « les bergers se retirent quand les troupeaux sont dans la montagne ». Là où trois à quatre peuvent se serrer, comment loger les trente personnes qui constituent la petite troupe des princes ? Le ministre du village met finalement quelques chambres à leur disposition et le prince, pas très enthousiaste, passe la nuit avec trois gentilshommes : du Cayla, Choiseul et d'Espinchal.

Un matin de septembre, dans un village, les princes se sont arrêtés pour faire boire les chevaux. Quatre marchands de baromètres sont là, eux aussi ; ils sont milanais et rentrent de France en arborant la cocarde nationale. Un dialogue étrange se noue entre les deux groupes : les uns cherchent à savoir, les



autres sont assez fiers de renseigner : oui, ils furent à Versailles et à Paris aussi ; ils ont assisté – de loin ! – à la prise de la Bastille et aux échauffourées des Invalides.

« Avez-vous pris part à la punition de MM. Foulon et Berthier <sup>1</sup> ? demande le prince de Condé.

– Oh ! non, nous n'avons pas été là ; ça, c'était de la canaille.

– Et du départ des princes, qu'est-ce qu'on disait parmi vous ?

– Ma foi, répondent les marchands, les honnêtes gens disaient qu'ils avaient bien fait. Le roi n'était pas en mesure de les sauver, si on avait voulu leur faire du mal.

– C'est sans doute ce qu'ils ont pensé, commente le prince.

– Et ce prince de Condé, que diable pouvait-il faire de quatrevingt-dix-sept canons chez lui ; on avait peur de cela.

– Mais on nous a mandé qu'on n'avait trouvé chez lui que vingt-sept canons, s'étonne le prince qui sait de quoi il parle.

– Ma foi, je ne sais pas, vingt-sept ou quatre-vingt-dix-sept.

– D'ailleurs, il ne pouvait pas en faire grand-chose, car on dit qu'on n'a trouvé chez lui ni poudre, ni boulets, s'entête le prince.

– Oui, répondent les marchands qui veulent avoir le dernier mot, on a dit cela depuis, mais ils disaient comme cela, que c'était toujours plus sûr de les avoir pris.

– Cela est incontestable, dit le prince imperturbable.

– Tout le monde est le maître à présent, commentent fièrement les marchands.

– Ne trouvez-vous pas que cela peut avoir quelque inconvénient ? » demande le prince.

Et le prince, qui ne s'est pas fait identifier, a cette conclusion étonnante par sa naïveté : si les marchands

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous sommes à l'été 1790. Le prince de Condé publie un manifeste, premier grand acte politique de l'Émigration : « J'irai, malgré l'horreur que doit naturellement inspirer à un descendant de Saint Louis l'idée de tremper une épée dans le sang des Français, j'irai, à la tête de la noblesse de toutes les nations et suivi de tous les sujets fidèles à leur Roi qui se réuniront sous nos drapeaux, j'irai tenter de délivrer ce monarque infortuné. »

Dès ce moment-là, le prince de Condé avait bien en tête une action militaire.

À Turin, les tensions s'exaspèrent. Le 31 juillet, on vient dire au prince de Condé que ses enfants, la princesse Louise, le duc de Bourbon et le duc d'Enghien pourraient être attaqués quand ils se promènent à la Citadelle. Habitué aux mœurs des Piémontais et à leurs coups de couteau intempestifs, le prince ne s'alarme pas outre mesure mais défend à ses enfants de sortir.

Les semaines passent et les réunions se multiplient entre les princes français. Des courriers secrets s'échangent avec les fidèles restés en France. La princesse Louise de Condé se casse le genou pour la troisième fois. Le comte d'Artois traîne un rhume considérable. Le prince de Condé se purge. Le duc d'Enghien et son père vont à la chasse aux cailles. L'été s'achève en pluies qui contrarient les promenades à cheval.

« Peu à peu, en habitant un pays, on parvient à en connaître les usages et les mœurs, et cette foule de petits riens dont l'ensemble forme l'énorme différence qu'il y a quelquefois entre les peuples : différence qui ne peut être bien saisie que quand on a vécu, pour ainsi dire, de la vie de ces peuples. »

Or, pendant que le duc d'Enghien dresse ce bilan positif de son séjour, ajoutant « avoir recueilli profit et agrément depuis [sa] sortie de France », de mystérieuses personnes se pressent chez le prince de Condé et le comte d'Artois, deux surtout :

selon toute vraisemblance, l'évêque d'Arras et M. de Calonne.

Le choix de ce dernier comme conseiller des princes n'est pas le meilleur, à écouter les jugements de l'époque. « Toutes les qualités d'un homme aimable et aucune d'un homme d'État », murmurent certains à son sujet <sup>1</sup>. Marie-Antoinette, elle, ne l'aime pas et elle gardera rancune au comte d'Artois et au prince de Condé de lui faire confiance.

Dans les premiers jours de décembre, le départ pour Lyon semble imminent. D'Espinchal note que les rapports faits aux princes laissent espérer que tout y serait prêt pour les recevoir. Le prince de Condé est le plus enthousiaste pour ce départ car ce sont ses propres agents qui ont tout préparé à Lyon. Le petit clan français se divise aussitôt : en face du prince de Condé qui présente l'affaire comme immanquable, d'autres comme M. d'Autichamp sont plus réticents. Les conversations qui devraient rester secrètes font le tour des salons de Turin. Mais les Français, dans l'ensemble, sont prêts à suivre les princes quoi qu'il puisse se passer.

Quoi qu'il en soit, tous ces plans sont d'un seul coup balayés. D'abord, Louis XVI dépêche M. de Bourcet à Turin pour interdire toute initiative au comte d'Artois. Dans le même temps, imprudence ou trahison, des agents des princes sont arrêtés à Lyon et à Aix : les moindres projets des princes émigrés sont étalés devant le nouveau pouvoir français.

Tout cela, ajouté à l'exaspération que leur manifestent les Turinois et leur roi, décide les princes à remonter vers le Nord.

Le jeune d'Enghien compte les semaines qui le séparent du car-naval, sa période préférée, mais les bruits de départ lui parviennent, renversant ses propres projets : « Je ne regrettais rien, écrit-il. L'on part (disais-je en moi-même) ; mais c'est pour acquérir de l'honneur et ramener l'ordre et la paix dans notre

patrie ; et je désirais partir plutôt le soir que le lendemain. »

Le 4 janvier 1791, c'est le départ du comte d'Artois pour Venise, et le 6 janvier, à huit heures du matin, les princes de Condé prennent la route de Berne, laissant la princesse Louise qui partira le 8.

La suite des princes est nombreuse, composée entre autres de MM. d'Autichamp et d'Auteuil, et du chevalier de Virieu qui ne quitte pas son élève. Le chevalier de Belsunce, qui n'appartient pas à la maison de Condé, demande quand même à accompagner le duc de Bourbon. Ce malheureux jeune homme, toujours choqué par le massacre de son frère dont la foule a dévoré le cœur, après avoir dépecé joyeusement le cadavre, en 1789, à Caen, rêve de vengeance.

En quittant Turin, le duc d'Enghien quitte un mode de vie qu'il ne retrouvera plus jamais. Aussi provinciale et rétrécie que fût l'existence qu'il avait menée pendant ces quinze mois, c'était une vie organisée autour d'un roi, avec ce que cela comportait de bals, de chasses, de réceptions dans des salons qui ne connaissaient ni la révolution ni la ruine. La présence du comte d'Artois offrait aux émigrés français comme le reflet de la présence du roi de France.

Et pendant que les voitures s'ébranlent, je voudrais, moi, réfléchir un moment.

Qui est ce prince de dix-huit ans et demi ? Que sais-je de lui ? « Fort joli », écrit, dans son journal, le duc de Genevois, un des fils du roi Victor-Amédée, qui ajoute : « l'air un peu étourdi ; du reste, il est très beau ».

Ce prince piémontais me semble une assez mauvaise langue, probablement jaloux du charme évident de son cousin français, mais il n'a pas complètement tort. L'observant dans une soirée à la cour, le duc de Genevois se plaît à dénoncer sa légèreté : « Le



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Que peut faire le comte d'Artois ? s'il éprouve du dépit, le cadet est trop attaché à la légitimité pour ne pas s'incliner devant son aîné et accepter de partager avec lui, à Coblençe, l'hospitalité de leur cousin électeur de Trèves, Clément-Wenceslas, fils d'Auguste III, roi de Pologne, frère de leur mère, la dauphine Marie-Josèphe.

Pour dénouer les intrigues qui se tricotent entre Coblençe et Worms, personne ne m'aide mieux que Ghislain de Diesbach qui me commente cette effervescence et met généreusement sa bibliothèque à ma disposition. Grâce à lui, je comprends mieux les tergiversations continuelles de Louis XVI vis-à-vis des princes en exil, comme l'attitude ambiguë de l'empereur Léopold et de la plupart des souverains européens, accueillant les émigrés, mais pas vraiment désespérés de voir la monarchie française en plein naufrage.

La personnalité des frères de Louis XVI, et celle, si différente, de Condé imprègnent les deux foyers d'émigration : tandis que Coblençe se transforme en une pâle copie de la cour de Versailles avec ses intrigues politiques et ses divertissements mondains, Worms, austère à l'image du prince de Condé, devient le véritable service du recrutement militaire.

Le prince de Condé se fait entendre par tous les moyens clandestins qu'il trouve à sa disposition, et tous ceux qui ont servi autrefois sous sa bannière n'hésitent pas une minute, entraînant leurs fils encore enfants. Loin de vouloir se mettre en sécurité, ils rejoignent leur chef, motivés par un devoir d'honneur. Voyant que le roi ne peut plus se sauver tout seul, ne pouvant continuer de servir l'armée d'un gouvernement qui prive de liberté leur souverain, ils viennent offrir leur épée aux princes en exil, n'ayant avec eux, pour tout bagage, que la même foi

monarchique qui anime le prince de Condé.

Sur les cinquante mille Français ayant franchi la frontière, près de vingt mille rejoignent l'armée en formation dans la seconde partie de 1791 <sup>1</sup>. Parmi eux le comte de Puymaigre, soixante-cinq ans, et son fils : « Il n'est pas certain que mon père eût émigré, mais sur une lettre du prince de Condé auquel il devait sa fortune militaire, mon père n'hésita plus <sup>2</sup>. »

Voilà le genre de fidélité qu'inspirait le prince de Condé.

\*  
\*\*

J'ai voulu explorer moi-même les Archives nationales conservées depuis 1789 dans l'ancien hôtel des princes de Rohan-Soubise.

Le duc d'Enghien, enfant, s'est probablement promené dans ce jardin <sup>3</sup> qui me conduit au bâtiment moderne réservé aux chercheurs.

Ici, seuls les employés portent des gants. Beaucoup moins blancs que ceux qu'on me prête à Chantilly. Mais dans un autre genre, le cérémonial est aussi solennel : davantage d'informatique pour demander les manuscrits et de précautions pour filtrer qui entre dans la salle de lecture, fouille systématique, à la sortie, des chercheurs qui, ici, se comptent par centaines.

Je pensais survoler le dossier déposé par le baron de Surval, et qui contient une partie de la correspondance des princes de Condé pendant l'Émigration, parce que je croyais que toutes ces lettres avaient été publiées mais je m'aperçois avec étonnement que certaines ne l'ont jamais été et que d'autres ne l'ont été qu'en partie.

J'ai beau avoir lu des dizaines de fois les lettres reproduites dans toutes les biographies – qui d'ailleurs se contentent des

mêmes extraits –, je ne me lasse pas de tenir en main les textes manuscrits. L'écriture du duc d'Enghien m'est devenue plus familière que celle de mes plus proches parents. J'ai appris à reconnaître la façon dont il forme ses lettres et, au papier qu'il emploie, je sais s'il est en campagne – et c'est alors un papier buvard affreux – ou s'il est devant son écritoire. Le papier n'est jamais somptueux : les papiers toilés avec armoiries artistiquement disposées doivent être une invention du XIX<sup>e</sup> siècle. De temps en temps apparaît une tache d'encre avec, presque entière, l'empreinte digitale de l'auteur.

Dans un des cartons, je trouve une correspondance de quelques souverains avec les princes de Condé.

Je parcours le billet très amical, daté du 16 juillet 1791, du roi Amédée de Savoie au prince de Condé. Il se dit soulagé de savoir sa fille et son gendre Provence en sécurité, s'afflige du sort du roi et de la reine mais ne propose rien de concret. Le texte d'une lettre de l'impératrice Catherine, datée du 25 octobre 1791, me paraît plus intéressant ; l'écriture, différente des autres lettres de Catherine, est probablement celle d'un copiste ; elle est parfaitement lisible. La signature est-elle autographe ? Elle est époustouflante, d'une belle encre brune encore très brillante : un véritable dessin doté d'un C inimitable.

« Messieurs mes Cousins ! [...] Les Condés ont été souvent les défenseurs et les soutiens des droits du trône. C'est sous un de vos aïeux que Henri IV fit le premier apprentissage des armes. Le Grand Condé fonda et assura l'éclat immortel du règne de Louis XIV par ses victoires. C'est à Vos Altesses Sérénissimes, qui se montrent si dignes d'ancêtres aussi glorieux, qu'il est réservé, en marchant sur leurs traces, de maintenir tout le lustre au nom qu'elles portent. »

J'aime que l'impératrice de Russie connaisse si bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



massacré aux États de Rennes auprès de moi, marcher seul et triste, pieds nus dans la boue, portant ses souliers à la pointe de la baïonnette, de peur de les user. [...] Toute cette troupe pauvre, ne recevant pas un sou des Princes, faisait la guerre à ses dépens, tandis que les décrets achevaient de la dépouiller et jetaient nos femmes et nos mères dans les cachots <sup>1</sup>. »

Malgré la guerre imminente, le prince de Condé n'obtient toujours pas de pouvoir armer ses hommes. Le 21 mai, presque un mois après la déclaration de la guerre, le prince, qui passe ses journées à écouter ses soldats « jusqu'au dernier », se plaint encore et toujours des vexations de Vienne qui continue de défendre de laisser armer les émigrés tant que les troupes prussiennes ne sont pas arrivées.

Elles arrivent enfin et n'enthousiasment pas le duc d'Enghien : « Je fus surpris de voir ces fameux Prussiens, dont on m'avait tant vanté la discipline, sans gêne sous les armes, tournant la tête à droite, à gauche, ne conservant nulle immobilité. Après cela, je ne m'aviserais pas de juger si l'instruction du soldat est meilleure que la nôtre ; je me contenterai seulement de remarquer que leur conduite pendant les opérations de campagne, n'est pas en leur faveur. »

En continuant ma lecture du journal du duc d'Enghien, j'ai la surprise de m'apercevoir, à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, que les pages de ce livre, à partir de cette date (p. 296) ne sont pas encore coupées !

Enfin les subsides financiers arrivent par l'Empereur qui « a fait verser les cent cinquante mille francs promis à son trésor de Bruxelles ; cela va sans doute décider la Prusse à verser, mais le retard sera de dix à douze jours <sup>1</sup> ».

Le mardi 26 juin, le prince de Condé est réveillé par un de

ses aides de camp qui lui apprend ce qui s'est passé à Paris le 20 juin, journée au cours de laquelle « on avait prodigué au roi et à toute sa famille tous les genres d'avilissements ; on ne lui avait laissé que la vie ».

C'est ce jour-là que Louis XVI, malgré les menaces des émeutiers conduits par Santerre – celui qui tentera, en faisant jouer les tambours, d'empêcher Louis XVI de prononcer ses dernières paroles –, avait refusé de sanctionner les décrets sur la déportation des prêtres réfractaires.

Étant donné l'évident manque de liberté du roi, il est décidé de donner à Monsieur, le comte de Provence, le titre de régent « que seul Monsieur pouvait prendre par son seul droit ».

Je résume, telle que je la perçois, la situation derrière les frontières françaises : les deux frères de Louis XVI sont prêts à accepter beaucoup pourvu qu'on leur fournisse les moyens d'entretenir un semblant de vie de cour, les alliés sont prêts à donner beaucoup pourvu qu'ils entrent en France, enfin le prince de Condé est prêt lui aussi à avaler beaucoup de couleuvres pourvu qu'on lui laisse les moyens de libérer le roi.

Tout faire pour sauver Louis XVI et les prêtres, se répète-t-il : « J'allai encore à la messe, écrit le prince de Condé, car il ne fallait pas y manquer, puisque nous avons l'Autel comme le Trône à soutenir. »

L'argent arrive bien d'Espagne, de Prusse, de Russie, et même de Vienne, mais il ne couvre pas la moitié des dettes contractées depuis des semaines pour assurer l'entretien des hommes et des chevaux.

Le 3 juillet, une réunion se tient entre les princes français et le duc de Brunswick, au cours de laquelle le duc décide de ne pas exiger que les troupes des émigrés passent le Rhin avec lui, « ce que nous craignons plus que la mort », écrit le prince de

Condé qui ne veut rentrer chez lui qu'avec des Français.

Étrange réflexion qui met en lumière sa fidélité compliquée par des situations qu'il ne maîtrise pas.

Le duc est un fervent admirateur du prince de Condé qui le battit à Johannisberg, pendant la guerre de Sept Ans, et Condé a de la sympathie pour lui : « Brunswick entend commander notre armée, écrit-il à son fils <sup>1</sup>, j'en suis enchanté. J'aime bien mieux être à ses ordres (et les Princes y seront aussi) qu'à ceux du maréchal. »

Il s'agit du maréchal de Broglie qui était le seul autre chef militaire parmi les émigrés et je comprends qu'entre deux situations humiliantes, le prince abomine encore plus l'idée d'obéir à un Français.

Malheureusement, le manifeste que signe le duc de Brunswick, le 27 juillet, met le feu aux poudres à Paris. L'intention était bonne de vouloir défendre le roi de France mais les menaces maladroitement qui l'accompagnent révoltent les Parisiens contre les émigrés et les puissances étrangères.

La population, hors d'elle, et qui ne peut se venger que sur ceux qui sont à sa portée, se précipite aux Tuileries. Dans la seule journée du 10 août, un millier de gardes suisses qui protégeaient Louis XVI et Marie-Antoinette aux Tuileries sont massacrés.

Le prince de Condé souffre au plus haut point de la dépendance où il se trouve vis-à-vis des Autrichiens qui n'arrivent d'ailleurs pas à comprendre que le prince de Condé soit Bourbon puisqu'il s'appelle Condé. Une vexation de plus, mais cette journée du 10 août fait passer d'autres sentiments bien en avant.

On ne se bat pas contre un pays, on se bat contre des massacreurs.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et quand Würmser veut faire une entrée solennelle dans les villes alsaciennes conquises, le prince lui déclare qu'avec son corps, il représente l'armée royale de France et qu'il se joindra aux Autrichiens pour affirmer que la prise de possession se fait au nom de Sa Majesté Louis XVII.

Qui l'a entendu ? C'est l'aigle à deux têtes que Würmser fait planter sur les poteaux, les routes et les villages conquis, et les courriers de la poste revêtent la livrée impériale.

Après le combat de Germersheim, près de Bellheim, le 19 juillet, au cours duquel le duc d'Enghien s'est emparé d'une redoute malgré le feu des canons, le prince de Condé va visiter les blessés et donne des ordres pour qu'on prenne soin des prisonniers. Surprise de ces soldats qui s'attendaient à être passés par les armes et qui voient en outre le duc de Bourbon et le duc d'Enghien venir leur prodiguer de bonnes paroles et des secours, s'opposant ouvertement aux Autrichiens qui voulaient les massacrer.

Chez le jeune prince, l'amour de la patrie se double du respect admiratif envers ces Français qu'il combat. Respect mutuel d'ailleurs.

Mme de Staël, dont le témoignage n'est pas suspect de partialité, écrivait : « Les émigrés ont été souvent fiers des victoires de leurs compatriotes. Ils étaient battus comme émigrés, mais ils triomphaient comme Français. »

Et pendant que les combats se poursuivent en Alsace, le domaine de Chantilly est peu à peu dépecé : les objets précieux et les tableaux ont été emballés et envoyés à Paris au musée de la République. Un décret du 23 mai 1793 a prescrit l'enlèvement des plombs, cuivres, fourneaux et chaudières pour envoyer le tout à l'hôtel des Monnaies à Paris afin d'être fondu. Le

meublé est vendu et la Convention déclare qu'elle n'assurera plus l'entretien de cet objet de luxe.

Le 28 août, à deux heures du matin, un premier convoi de détenus politiques promis à la guillotine arrive à Chantilly qui va être transformé en prison.

Le prince de Condé est tenu au courant de ces malheurs. « J'ai reçu des nouvelles de Chantilly (où je vous conseille de prendre votre parti de ne point être au mois d'octobre), écrit-il à son fils. Il y a beaucoup de prisonniers. [...] On a fait des cloisons dans les grandes pièces, sans les gêner, à ce qu'on dit ; aucun jet d'eau ne va ; tout est arrêté aux Moulins ; on ne distingue plus les allées des parterres. L'herbe est partout ; on a emballé le cabinet d'histoire naturelle avec beaucoup de soin ; tous les portraits de famille sont déchirés. Les tableaux de la galerie des Conquêtes ont été emportés assez soigneusement ; tous les bronzes ont été fondus. [...] On connaît toutes les personnes qui ont acheté mes meubles ; mais il ne faut pas le dire, pour qu'elles ne les cachent ou ne les dénaturent pas. »

Jusqu'à la chute de Robespierre, le château-prison renfermera un peu plus de mille détenus.

C'est le 26 juin 1793 que le prince de Condé apprend l'exécution du duc d'Orléans. Sa sœur, la duchesse de Bourbon, mère du duc d'Enghien, qui s'était pourtant fait surnommer *la citoyenne Vérité*, est emprisonnée à la Force avant d'être transférée dans une prison de Marseille.

Et le 26 octobre, alors qu'il campe à Berstheim, dans « l'affreuse certitude du supplice de la Reine <sup>1</sup> », le prince de Condé fait célébrer un service solennel auquel assistent toutes les compagnies « par détachements commandés » à cause de la petitesse de l'église.

C'est une fois de plus leur France qui meurt.

Le début de l'hiver est rude. La maladie, plus mortelle que le feu des ennemis, s'acharne sur la petite armée. Affaiblis par le manque de nourriture, mal logés, les soldats anémiés sont atteints de bronchites et de dysenteries mais partagent avec les villageois qui les hébergent la nourriture que leur fournit parcimonieusement l'armée autrichienne.

Décembre est un mois de batailles très chaudes autour de Berstheim et de Hagueneau. Les troupes condéennes affrontent un officier de trente-cinq ans, Charles Pichegru, général en chef de l'armée du Rhin.

Pichegru a été formé au métier des armes sous les ordres du prince de Condé et le voilà aujourd'hui face à son ancien chef. La situation n'est pas unique : dans le face-à-face des combats, nombreux sont les soldats républicains qui reconnaissent brutalement leurs anciens officiers.

Mais c'est sur l'armée de Condé que va souffler le vent favorable. Dès le 1<sup>er</sup> décembre, les troupes de Pichegru sont mises à mal, et le 2 s'engage la bataille de Berstheim. Républicains et condéens prennent, perdent et reprennent le village jusqu'à la victoire des condéens.

La petite armée fut héroïque en ces jours, galvanisée par l'exemple des princes. Lorsque les républicains entrèrent dans Berstheim, le prince de Condé cria à ses soldats : « Messieurs, vous êtes tous des Bayards ! Il faut reprendre le village. »

Tous crièrent alors : « Vive le Roi ! À la baïonnette ! »

Et ils coururent vers l'ennemi.

Ce fut à cette charge, où il se battait vaillamment, que « le duc de Bourbon fut blessé d'un coup de sabre à la main et obligé de se retirer à cause du sang qu'il perdait, ce qui laissa au duc d'Enghien le commandement de cette cavalerie pendant le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



vent d'un nouveau projet. En octobre 1797, quand le prince de Condé décide d'envoyer son petit-fils en Russie, croyant que la rupture définitive est consommée, elle lui écrit cette lettre d'adieu digne, lucide et désespérée :

« Je vous demande pardon de ne vous avoir pas entendu plus tôt. Je vous aurais épargné une correspondance qui vous coûte sans doute. Il doit être pénible d'exprimer ce qu'on ne sent plus. [...]

« Je vous remercie du sentiment qui vous a porté à prolonger une erreur à laquelle j'ai dû quelques instants de bonheur. Elle ne pouvait pas durer, je ne vous en veux pas de l'avoir fait cesser. Changer est un malheur, tromper serait un tort et votre franchise, quelque déchirante qu'elle soit, vous donne au moins les droits de mon estime.

« [...] Il n'était que vous qui puissiez m'éclairer sur vous. Je le suis aujourd'hui et cette lettre sera la dernière que vous recevrez de moi. Je mets du prix à conserver les vôtres. Je tiens au seul bien qui me reste. Cependant, si ce sacrifice est encore nécessaire, si vous le désirez, j'en aurai le courage. Quant à celles qui vous restent de moi, n'intéressant plus votre cœur, elles peuvent flatter votre amourpropre. Ce n'est pas à ce titre que vous voudriez les garder. Au reste, je ne fais aucune demande sur cet objet, vous ferez ce que vous croirez devoir faire.

« Ne m'oubliez pas tout à fait. Croyez que, dans tous les temps, mon cœur sera toujours le même. Il est des impressions qui ne s'effacent pas, il est des souvenirs qu'on aime à conserver.

« Adieu, soyez heureux, vous qui pouvez l'être encore. Il n'est plus que votre bonheur qui puisse me consoler de tout celui que j'ai perdu.

« Adieu, adieu, que ce mot me fait mal ! Est-il possible que

ce soit le dernier ? »

Loin de toute sentimentalité, avec quel cœur déchiré Charlotte libère celui qu'elle aime, préférant lui donner son indépendance plutôt que de le pousser à la tromper !

Charlotte ignore que ses adieux ne sont pas définitifs.

Mais nous ne sommes qu'en 1794.

---

1. 11 décembre 1793. Rappelons que cette lettre est inédite, comme le sont la majorité des lettres citées dans ce volume : certaines en partie, d'autres en totalité.

1. Au duc de Bourbon, 3 octobre 1795.

2. 6 mars 1796.

1. Au prince de Condé, 2 février 1796.

1. 6 mars 1797.

1. Florence de Baudus, *op. cit.*

2. 11 février 1796.

1. 20 septembre 1795.

2. 17 janvier 1796.

3. Au duc de Bourbon. 18 avril 1796.

4. 12 novembre 1796.

1. 20 avril 1796.

2. 8 décembre 1796.

3. Au comte de Foucquet.

1. 6 mars 1797.

## CHAPITRE VI

### **Il s'ennuie à mourir**

En mars 1794, le duc d'Enghien, guéri, rejoint son grand-père. Pendant les années 1794 et 1795, il va rester attaché à l'état-major avec le commandement de la cavalerie. Il porte désormais l'habit gris de fer de l'état-major général, longue redingote à deux rangées de boutons dorés, collet rabattu rouge écarlate aux fleurs de lys d'or à quoi s'ajoutent, sur sa poitrine, la plaque du Saint-Esprit et la croix de Saint-Louis. Au bras gauche, le brassard orné des trois fleurs de lys noirs.

Dans les réserves du château de Versailles, une énorme statue du prince, offerte par le duc d'Aumale en 1843, attend qu'on veuille bien lui redonner une place plus digne. Il est en uniforme, un manteau drapé sur une épaule, l'attitude noble, le visage fin mais viril. Je suis infiniment séduite. Quel dommage que seules les araignées puissent l'admirer !

On le dit doux de caractère mais très actif, porté à des attachements solides et raisonnables. Il a de l'esprit sans aucune prétention ; vif dans ses actions et ses mouvements, il ne se montre ni emporté ni violent. Sa tête n'est jamais plus froide que dans les événements qui échauffent, en général, celle des autres hommes ; sa passion dominante reste celle qu'il cultive depuis qu'il est en âge de raisonner : l'amour de la gloire.

Ces deux années vont laisser l'armée de Condé dans une inaction pénible.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prince de Condé apprend que Würmser, promu feld-maréchal, vient de conclure un armistice avec le général Jourdan : les armées conserveront leurs positions respectives. Après le rêve d'une rentrée en France, l'année 1796 s'ouvre sur une interdiction de déplacement.

L'armée condéenne est de nouveau réduite à l'inaction. Il reste les manœuvres mais le froid les empêche souvent et puis, à quoi serviraient-elles pour ces soldats qui ont tous déjà fait campagne ?

Le duc d'Enghien, lui, espère envers et contre tout. « Cette trêve ne paraît plus un préliminaire de paix, écrit-il à son père. On croit à une campagne encore et je ne serais pas éloigné de cette façon de penser qui devient générale. Nous entendons tous les jours le polygone de Strasbourg qui fait trembler nos vitres mais pas nos personnes <sup>1</sup>. »

Mais le voilà de nouveau souffrant et toujours aussi peu avare de détails :

« Depuis quatre ou cinq jours je tiens mes assises dans ma chambre pris par la main et le pied droit. La main, c'est une verrue que j'ai brûlée avec de l'amadou, trop fort apparemment, de cloches en cloches, cela suppure. Le pied droit c'est un gros chien de boucher qui m'a mordu, de sorte que pour terminer la chose promptement je me suis établi la jambe en l'air. Elle va fort bien et j'en serai quitte dans trois ou quatre jours.

« L'enflure et l'inflammation sont dissipées. La main qui durait depuis plus d'un mois s'est trouvée à merveille de ce repos, est absolument guérie, ou du moins le sera avant le pied. Quant au chien, c'était la nuit tâtonnant pour trouver un escalier, j'ai marché sur le corps d'un des enfants de la lice qui est accourue au bruit, et s'est saisi de mon pied qui était le coupable, il n'y a qu'un croc qui soit entré un peu avant, les

autres dents n'ont fait que des écorchures <sup>2</sup>. »

Son moral finit par être atteint comme celui de ses compagnons. Nous sommes à la fin du mois de mars et aucune action ne s'annonce.

« Encore ne rien faire cette année, c'est dur. »

Eh bien, il n'est pas prophète car 1796 va être une de ses plus belles années comme militaire.

---

1. Ce document est aujourd'hui conservé aux Archives nationales.

1. 18 avril 1796. Au duc de Bourbon.

1. 4 août 1795.

2. 26 août 1795.

1. Cambacères, *Mémoires inédits*. Ces mémoires viennent d'être rendus publics, grâce à Laurence Chatel de Brancion qui en détient le manuscrit et qui explique pourquoi il ne faut pas d'accent à « Cambacères ».

1. 17 janvier 1796.

2. Au duc de Bourbon, 22 février 1796.

## CHAPITRE VII

### **Il fait ses preuves**

C'est le début du printemps.

Enfin son grand-père lui donne « la marque de confiance, d'estime, de tendresse la plus flatteuse » en lui offrant la chose qu'il désirait le plus au monde : le commandement de son avant-garde ! La joie du jeune prince éclate dans la longue lettre qu'il écrit à son père :

« Cette tâche m'impose un changement de vie général. [...] Ce n'est plus le volontaire d'Enghien libre de ses actions, jeune tête que l'on croit trop légère pour la charger de rien, courant les filles et les parties de barres, mais bien Mgr le duc d'Enghien, jeune prince rempli de volonté et de désir de bien faire, commandant l'avant-garde de son grand-père, flatté de cette marque de confiance et faisant tous ses efforts pour s'en rendre digne et pour apprendre son métier <sup>1</sup>. »

La simple connaissance de la nouvelle l'a déjà transformé.

L'armée applaudit de bon cœur. Le prince a déjà prouvé ses qualités militaires : « Une bravoure froide, impassible, qui laisse à l'homme la faculté nécessaire pour apercevoir à l'instant même le moment d'agir, et pour en profiter, par ce coup d'œil qui juge instantanément les chances du succès et celles des revers, le moyen de profiter des unes et de parer aux autres <sup>2</sup>. »

Qualités de chef qui prouvent que son grand-père ne se trompait pas en lui offrant ce poste et qui montrent quel général il aurait pu être.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



pourrait m'arriver au monde de plus heureux.

« Que votre volonté soit faite, cher papa, votre enfant s'y soumettra. [...] »

En post-scriptum : « Pardon de ce griffonnage, j'avais les yeux à moitié fermés. »

Il arrive enfin à Warvengen le 17 juillet au soir :

« Nous voici, cher papa, arrivés sains et saufs excédés de fatigue et soutenus par le seul espoir de nous retrouver avec vous. [...] Je meurs de sommeil. La troupe n'arrivera ici que dans la nuit. Imaginez-vous que nous venons tout droit de [nom illisible] après trois jours et trois nuits d'affaires et de canonnades. Je vous verrai demain à votre lever. Je veux prendre vos ordres. M. de Froehlich me lâche et m'a annoncé qu'il me rendait à vous. Je vous embrasse cher papa. »

Et les combats se poursuivent toujours. Le 8 août, quelque part sur la route d'Aitrach à Wurtrach, le jeune prince est surpris au milieu de son dîner. Il faut partir. En montant à cheval, il aperçoit une pensée sauvage. « Pour notre belle », s'écrie-t-il en cueillant la fleur et en la glissant dans son portefeuille avant de galoper vers les coups de fusil <sup>1</sup>.

Cette parenthèse galante (pour Charlotte ?) ne l'a pas détourné du combat dont il rend compte à son grand-père, le soir même :

« Nous avons été attaqués très vivement par les avant-postes ennemis, je les ai fait charger et nous avons pris quelques hommes et quelques chevaux. [...] Je n'ai vu au bout de notre charge que quatre cents chevaux qui débouchaient de la forêt sur nous au grand trot. Nous avons arrêté sur-le-champ et j'ai commandé de se retirer, mais très doucement. Nous n'avons ici qu'environ cent trente hommes, nous ne pouvons tenir sur grande route sans infanterie contre quatre cents chevaux frais. »

Ce récit ne procure qu'amertume au prince de Condé qui répond à son petit-fils : « J'aurai perdu beaucoup de monde, sans rien gagner pour la France. »

L'insuccès de ces dernières semaines de campagne a dégradé les relations entre le prince de Condé et les alliés qui l'en rendent, très injustement, responsable. Ils soupçonnent même les républicains français de verser plus volontiers le sang des alliés que celui des Français condéens.

Encore plus grave, l'archiduc Charles a laissé entendre au major de Palarin, aide de camp du prince de Condé, que celui-ci manquerait de courage s'il ne se lançait pas dans un engagement avec l'ennemi.

On peut comprendre l'indignation du prince qui décide, sans plus tarder, une offensive de nuit.

Ce sera la bataille d'Ober-Kamlach, stérile, effroyablement meurtrière.

Entreprise dictée par l'orgueil ? Une lettre du duc d'Enghien à son père, trois jours après la bataille du 13 août, donne son interprétation :

« Comme il courait depuis longtemps des bruits faux, absurdes, mais cruels pour nous dans l'armée autrichienne, comme on prétendait que nous étions de moitié avec l'ennemi pour abandonner le pays, que nous ne nous battions que pour la forme, [...] mon grand-père a cru indispensable d'attaquer l'ennemi dans les bois de Kamlach, le 13 avant le jour. [...] Le succès du matin nous a coûté bien cher. [...] Nous avons tenu dans notre position du matin et nous ne nous sommes retirés que le soir. »

Atroce pour les condéens, cette journée le fut aussi pour les républicains et le jeune prince termine sa lettre en leur rendant hommage : « Ce ne sont plus des hommes de 93, ce sont des *dieux*.

« En vérité, à présent, je ne sais auquel des deux donner la pomme pour la valeur, de nos troupes ou des leurs. »

Plus tard, des paysans allemands élevèrent une stèle funéraire avec cette inscription terrible : « Ici plusieurs milliers de Français s'égorèrent le 13 août 1796 sans que nous sachions précisément pourquoi. »

Début septembre, le jeune prince est cantonné dans les faubourgs de Munich. Voici ce qu'il confie à son grand-père, après une promenade sur le pont de l'Iser pendant une trêve :

« J'ai été fort surpris, en approchant d'un groupe, de voir émigrés, Autrichiens et patriotes mêlés ensemble et causant amicalement. On s'est séparé et un moment après, les officiers patriotes au nombre de six ou sept sont revenus et ont demandé à me faire leur cour. [...] Je les ai salués et ils ont été très polis car un d'eux a dit [...] qu'il était bien content de voir un prince qu'ils aimaient et estimaient beaucoup. Il n'a été question que de biens communs, de la perte de la journée, de la bravoure des deux parties et cela a duré deux à trois minutes. »

On va plus loin que le simple secours aux blessés ! Un courant de respect pour ne pas dire de sympathie s'est installé entre les patriotes et le duc d'Enghien.

Je me représente, grâce aux mémorialistes qui ont fixé cette scène, l'entrevue entre les deux commandeurs d'avant-poste. Ils sont à cheval, seuls, guidés par une confiance réciproque. Le général Abbatuchi – qui sera tué au combat, cette même année – a vingt-six ans, deux ans de plus que le duc d'Enghien. Il porte une écharpe bleue avec un panache tricolore. Le prince, lui, porte le plumet blanc au chapeau et le brassard fleurdelisé. « Monseigneur, lui dit alors le général [et non pas *citoyen* comme on pourrait s'y attendre], vous n'aviez pas besoin de naître prince pour vous faire une réputation. Fils d'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Difficile de trouver un cantonnement pour tous ces hommes. À Vlodzimir, impossible de se procurer l'approvisionnement nécessaire ; à Lutsko, le duc d'Enghien essaie tant bien que mal de caser ses troupes mais la place manque tellement qu'il se réjouit de l'ordre signé de Paul I<sup>er</sup> qui les envoie à Dubno. Là, dans un rayon de quatre-vingt-dix kilomètres autour de la ville, les hommes s'installent qui dans des villages, qui dans des hameaux. En dépit du froid, les conditions ne sont pas trop pénibles ; deux hommes seulement sont morts pendant le trajet. La ville, bien bâtie, possède de nombreux hôtels dont quelques-uns sont mis à la disposition des officiers généraux.

Les cafés, auberges et marchandises de toute sorte font le bonheur des Français, et même quelques femmes élégantes tiennent salon. L'exil s'annonce presque supportable.

Pendant que ses troupes s'acheminent vers leur destination, le prince de Condé est arrivé à Saint-Pétersbourg.

C'est vraiment cocasse de voir à quel point les esprits, même les plus fins, comme ceux du prince de Condé, nourrissaient des idées étranges sur la civilisation russe. Dans ses lettres à son petit-fils, il s'étonne de ce qu'il trouverait normal en France : « On croit trouver des taudis, et l'on trouve quatre ou cinq pièces de plain-pied, grandes, propres, et quelquefois assez ornées. » Les femmes russes sont « de plus très-jolies » ! Il les imaginait donc laides ! Quelques auberges possèdent même des salles d'armes, un télescope et quelques instruments de physique !

Le 20 novembre, le prince est arrivé à Riga, ville frontière, accueilli par les personnalités de la cité et un aide de camp, le comte Kritoff. « Il a absolument l'air d'un Français, et il est parfaitement honnête », semble s'étonner le prince toujours aussi *chauvin*. Kritoff lui remet une lettre de bienvenue de

l'empereur, une somptueuse pelisse de zibeline en cadeau, et l'uniforme de général russe qu'il doit revêtir pour se présenter devant le tsar.

Le 2 décembre, le prince est entré dans Saint-Pétersbourg et s'est installé au palais de Tauride, ancienne demeure du feld-maréchal Potemkine, mis à sa disposition par l'empereur.

Paul I<sup>er</sup> donne un faste inouï à ses retrouvailles avec le seigneur de Chantilly, lui faisant don d'un luxueux château, acheté pour la circonstance au comte Tchernychev, sur le fronton duquel le tsar a fait inscrire *Hôtel de Condé* en lettres d'or.

En arrivant dans « son » palais, le prince de Condé découvre que la délicatesse de son hôte n'a pas de limites : les valets portent la livrée ventre de biche et amarante des Condé et les voitures comme l'argenterie dont lui a fait présent le tsar sont frappées à ses armes.

Enfin, récompense suprême réservée aux personnes qui lui sont très proches, le tsar décore le prince de Condé de l'ordre de Saint-André.

Le 21 décembre, l'empereur Paul I<sup>er</sup> remet solennellement au prince les nouveaux drapeaux et étendards du corps de Condé. Y figurent les emblèmes russes et français : au centre, l'aigle à deux têtes et aux quatre coins une fleur de lys.

À Chantilly, une armoire dans la chambre forte contient des trésors non exposés. Nicole Garnier ouvre les tiroirs larges mais peu profonds. Chacun renferme un immense drapeau soigneusement étalé, ayant appartenu à l'armée de Condé. La soie bleue, jaune ou rose est bien défraîchie, mais sur certains, j'ai vu nettement l'aigle bicéphale encadrée des quatre lys.

Il ne reste plus au prince de Condé qu'à faire venir son petit-fils à Saint-Pétersbourg. Il n'a cessé de lui adresser dans ses

lettres mille recommandations pour cette réception à la cour. « Une fois que vous vous y serez fait connaître, lui écrit-il en guise de dernier conseil, vous courrez où vous voudrez ; mais il faut d'abord commencer par là, n'est-ce pas mon cher ami ? Vous en sentez sûrement la nécessité et l'importance pour vous, je dirai même pour nous. »

D'Enghien est d'accord, mais après sa marche de deux mois et demi, sa garde-robe est réduite à quelques loques.

« J'espère être à Pétersbourg lundi ou mardi au plus tard, je m'arrangerai pour arriver vers six heures du soir afin de pouvoir faire travailler tailleurs, bottiers car j'arrive dépourvu de tout ce qu'il me faut pour paraître et puis je ne serai pas fâché d'avoir une nuit pour me reposer un peu et dormir et une matinée pour causer avec vous. Je vous prie cher papa de faire en sorte que Contye ou votre valet de chambre se trouvent à mon arrivée avec tous les ouvriers nécessaires. Il me faut habit veste culotte pantalon bottes souliers épée ceinturon plumet dans le chapeau écharpe gants sabre uniforme enfin comme vous voyez *tout*<sup>1</sup>. Je n'ai rien pu faire faire à Lutzko où l'on ne trouve rien d'ailleurs je ne savais ce qu'il fallait pour le parfait uniforme<sup>2</sup>. »

Une nuit pour fabriquer un uniforme de parade ! On se croirait dans *Cendrillon* !

Le 26 janvier, le duc d'Enghien quitte Dubno, après avoir confié son commandement au lieutenant général de Wall. Le voyage est d'environ six cents kilomètres, le prince arrive le 6 février à Saint-Pétersbourg.

Revêtu de l'uniforme terminé dans la nuit, le prince est présenté à l'empereur par son grand-père.

En quelques semaines, les princes français séduisent toute la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



arriver d'Italie. La victoire de l'armée de Masséna est écrasante : « M. de Korsakoff attaqué devant Zurich fut battu, tourné, enfermé dans la ville et ne dut son salut qu'à la valeur extrême de ses troupes. »

Dans Constance – bâtie sur un isthme qui avance sa longue langue au milieu du lac, lui-même traversé par le Rhin –, les premiers jours d'octobre, l'armée de Condé, obéissant aux ordres de l'archiduc Charles, défend la position de la ville, faisant preuve d'une vaillance physique hors du commun.

Mais il ne s'agit plus que de protéger l'évacuation de la Suisse par les troupes alliées.

Toute la journée du 7 octobre, d'Enghien montre, une fois de plus, son talent militaire et son courage. Sous le feu de l'artillerie patriote, il est partout, même quand son cheval, atteint d'une baïonnette, s'écroule mort sous lui.

« Cher papa, écrit en hâte le jeune prince à son grand-père, je suis maître de la ville de Constance, l'ennemi s'est retiré, j'ai pris un drapeau aux Français en marchant en avant pour délivrer le lieutenant général de [nom illisible]. M. de Salgues est tué, nous avons son corps, nous avons fait beaucoup de prisonniers, j'attends des ordres mais je crois qu'il vaudrait mieux se retirer vers [illisible : probablement un des faubourgs de Constance] car notre position est bien mauvaise. »

Les patriotes ne sont pas mieux lotis car les rives du Rhin leur sont interdites, gardées fermement par les piquets de cavalerie que commande le duc d'Enghien en personne. Plus tard, une partie de ses troupes et de celles du prince de Condé se rejoignent à l'intérieur de la ville, mais certains régiments sont restés à l'extérieur : il faut reformer le corps. D'Enghien s'élançait de nouveau. M. de Puymaigre a laissé une image très forte de ce dernier incident : le prince de Condé à cheval, le

cordons bleus de l'ordre du Saint-Esprit barrant sa poitrine, criant d'une voix forte, avec ce ton de grandeur qu'il sait si bien garder au feu : « Faites ferme, mes amis : le duc d'Enghien, mon petit-fils, n'est pas encore passé. » Et de voir arriver alors, avec soulagement, le prince, sabre à la main, venant de charger comme un Condé.

Dans l'émotion de la bataille, leurs dissensions sont balayées par une même ardeur.

Au cœur de la défaite des puissances alliées, la bataille de Constance se détache comme une victoire du duc d'Enghien.

Pendant que les condéens se rendent maîtres de Constance, les républicains ont assailli les troupes russes dans la vallée du Rhin : deux armées à bout de fatigue et de souffrance. Finalement les Russes sont contraints de se replier, pieds nus, déguenillés, vers Lindau où ils rejoignent l'armée autrichienne commandée par l'archiduc Charles.

Le prince de Condé, toujours discipliné, vient se mettre à la disposition du général en chef Souvorov dont l'accueil gracieux enchante le prince et son petit-fils.

Les relations entre Autrichiens et Russes sont moins cordiales. Ils se reprochent mutuellement leur insuccès et leur entente se dégrade jusqu'à ne plus exister.

Dans les semaines qui suivent, les bruits courent que les troupes russes vont repartir au printemps pour la Pologne avec les émigrés.

Cantonné dans la ville autrichienne de Linz, le duc d'Enghien a retrouvé la joie de vivre et ne se soucie pas le moins du monde, à l'entrée de l'hiver, de repartir vers les grandes plaines russes. Il s'installe au mieux et pour cela demande à son père « de faire une collection pareille tant en assiettes et plats

qu'en thé bouilloire cuillers à punch mouchoirs etc., mais point de verreries, [il en a] acheté suffisamment en passant en Bohême<sup>1</sup> ».

Sa maison montée, il retrouve les plaisirs de l'opéra et de la comédie, donne lui-même un bal que rend l'état-major.

C'est en valsant que les émigrés attendent les ordres du tsar.

Pendant que les combats faisaient rage dans les vallées rhénanes, Bonaparte, le 16 octobre 1799, entrait secrètement dans Paris, et le 9 novembre (18 brumaire) devenait le maître de la France.

Le bruit du coup d'État parvient aux oreilles du duc d'Enghien qui en saisit l'importance. « L'ordre de se tenir prêt à marcher a été confirmé de nouveau, écrit-il à son père ; il paraît certain que l'empereur de Russie et celui des Romains<sup>1</sup> sont brouillés et que les Russes doivent rentrer en Russie sur-le-champ. Il y a de grandes négociations en jeu, la politique est embrouillée au dernier point. On m'apprend la révolution de Paris qui peut changer la face des affaires. »

« Voilà Bonaparte à peu près roi ; mais je doute que cela soit long », déclare le prince de Condé qui, lui aussi, a compris la situation<sup>2</sup>.

Brouille avec l'empereur allemand ? Arrivée de Bonaparte au pouvoir ? Toujours est-il que le tsar Paul décide de se retirer de la coalition antifranaise. De nouveau se dessine pour les émigrés un départ pour les grandes plaines de l'Est.

De Munich, le 19 décembre, le duc d'Enghien confie à son père son désespoir à l'idée de retourner en Russie : « Mort au civil, mort au militaire, mort pour tout le reste de l'Europe, voilà le sort des rentrants en Russie avant la paix générale. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# **CHAPITRE X**

## Il n'est nulle part chez lui

J'ai réglé mon radio-réveil sur le chiffre sept : demain matin, je pars pour Ettenheim.

À défaut de calmer mon angoisse en étreignant un ours en peluche, je me suis emparée d'un livre de la comtesse de Ségur, *Après la pluie, le beau temps*. Les parties de croquet et les amours de Jacques et Geneviève m'enferment dans le cocon protecteur que je voudrais, ce soir, n'avoir jamais quitté.

Mais à quoi donc, sottise que je suis, m'aurait servi un réveil ? À cinq heures, je n'ai déjà plus du tout envie de dormir.

J'ai le temps d'écouter la météo, affligeante sur toutes les fréquences : pluies verglaçantes, froid, neige. « s'il ne vous est pas indispensable de prendre la route, serinent les spécialistes, restez chez vous. »

Mais moi, je n'ai pas le choix, je suis dans une situation impérative. Dernier petit déjeuner avant de partir. Copieux.

Derniers coups de brosse. Mes cheveux sont tout électriques. Signe évident de neige quelque part. Si près que ça ?

Je me couvre comme une Esquimaude et meurs de chaud en fermant mes bagages. s'il fait 23 degrés chez moi, quelle est la température chez eux ?

J'entasse dans un sac une bouteille d'eau, des pommes, du chocolat. Bon sang, je n'ai pas de boussole. Est-ce raisonnable de partir si peu équipée ?

Je ferme l'eau et le gaz, ce que je ne fais jamais pour aucun voyage.

À l'instant, je n'ai plus aucune envie de partir. La peur m'envahit, mais je n'ai pas honte : l'important, ce n'est pas qu'elle soit en moi, l'important, c'est que je la vainque.

J'aime bien me moquer de moi-même !

Tout de même, je regarde ma voiture et la trouve bien minuscule pour me transporter droit vers l'est, et me faire franchir les obstacles qui me séparent d'Ettenheim.

Huit heures et demie. La lumière de janvier, entre aube et jour, est somptueuse. Flottant sur la Seine cotonneuse, la grosse boule rouge joue les impressions soleil levant. Le musée d'Orsay, le Palais de justice, Notre-Dame se profilent en ombres chinoises. Je m'enchante de ce spectacle, oubliant presque de pester contre les encombrements inévitables d'un Paris qui va au travail.

Me voilà enfin sur l'autoroute et je m'emplis les yeux d'un pay-sage auquel je ne suis pas habituée. Le soleil est monté mais il se cantonne dans sa partition hivernale, chantant une symphonie grise, du gris bleuté au gris-vert amande, du gris-noir au gris-mauve, voilant les prairies et les collines d'une brume lactée.

Plus tard, je m'arrête pour prendre de l'essence au relais de Valmy. Loin dans la plaine, sous un ciel bleu d'azur, se profile une silhouette minuscule. Effet de mon imagination ? Je crois apercevoir un moulin et ses ailes. J'ai pourtant entendu dire que le moulin de Valmy avait été détruit par la tempête de l'hiver dernier. Et d'ailleurs, en septembre 1792, mon duc d'Enghien n'en a même pas aperçu un bout d'aile. Peu importe, Valmy a sa place dans ma remontée du temps : je prends des photos qui auront en premier plan les énormes camions arrêtés sur le parking. Peut-être la pellicule imprimera-t-elle les camions sans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



entrèrent et sortirent les espions.

Il neige un peu mais je ne veux pas repartir par l'autoroute. Je veux partir comme est parti le duc d'Enghien.

Je m'arrête pour dessiner l'église de Kapel puis m'embarque, moi aussi, sur le Rhin. La traversée sur le bac à moteur dure à peine deux minutes. À la rame, cinq minutes ?

Je voudrais passer par Strasbourg mais je me trompe encore et de nouveau Strasbourg m'échappe. C'est bien. Le duc d'Enghien, de ses fenêtres d'Ettenheim, ne faisait qu'apercevoir les tours de la cathédrale que moi, j'ai imaginées dans le noir. Strasbourg lui échappa aussi : il n'en vit que la prison.

\*  
\* \*

Mes amis d'Ettenheim avaient attiré mon attention sur ce Thaddée Roesch, maire de Rhinau en 1804, ami de Charlotte et du prince. Jusqu'en 1998, Dieter Weiss avait entretenu une correspondance avec une certaine comtesse de Marande, dont le mari descendait de la fille aînée de Roesch. Il avait aussi certains papiers assez fantaisistes, comme les récits du drame par Max de Marande.

« C'était un arrière-petit-fils de Roesch, m'avait expliqué Dieter Weiss, et il a toujours affirmé que le mariage entre le duc et Charlotte ne faisait aucun doute. Malheureusement, il ne se fondait sur aucun document. »

Une lettre de Mme de Marande, datée du 11 mars 1987, le prouve : « Nous n'avons jamais eu trace de ce contrat de mariage. »

Il me montra aussi deux lettres de la princesse Charlotte à Roesch, postérieures à l'exécution du duc d'Enghien, et surtout

la photo d'une bague, une pierre en cristal entourée de douze brillants.

« Elle appartenait au duc d'Enghien, me dit Dieter Weiss. La pierre centrale était creuse et contenait une mèche de cheveux appartenant à la princesse Charlotte. Au moment d'être fusillé, le prince donna cette bague à un des soldats pour la remettre à Charlotte. Ce qui fut fait. »

Ce récit m'étonna : je n'avais jamais lu quoi que ce soit au sujet de cette bague. Mais Dieter Weiss poursuivit :

« Quand elle reçut la bague, Charlotte enleva ses cheveux pour y mettre des cheveux du duc d'Enghien et elle l'offrit à Roesch, en remerciement de sa fidélité. Plus tard, le prince de Condé, voulant voir cette bague, la demanda à Roesch et la lui rendit après avoir fait graver à l'intérieur de l'anneau : "21 mars 1804. Amitié. Fidélité." La comtesse de Marande possède toujours cette bague. »

L'anecdote m'avait touchée, j'avais envie de voir cette bague. Malheureusement, Mme de Marande ne répond plus aux lettres de Dieter Weiss. Est-elle morte ? En tout cas, son mari est mort, et comme ils n'ont pas eu d'enfant, la piste risque d'être difficile à suivre.

En observant la généalogie de Roesch, je m'aperçois que d'autres descendants sont toujours vivants et que je les connais.

Rentrée à Paris, j'appelle Emmanuel Rougier qui accepte volontiers de me prêter ses papiers de famille : lui descend de la fille cadette de Roesch.

Il me confirme la mort de Mme de Marande et me révèle que, à la suite de brouilles familiales, les papiers de cette branche de la famille ont disparu. Avec la bague.

« A-t-elle vraiment existé ? dis-je déçue.

– Rassurez-vous : la bague existe bien. Mais je ne sais pas

où elle se trouve aujourd'hui <sup>1</sup>. »

Ses papiers recoupent ceux que j'ai rapportés d'Ettenheim, avec quelques précisions sur la famille Roesch.

« D'origine alsacienne, m'explique-t-il, elle était honorablement connue mais elle n'a jamais été noble. Le titre de baron est aussi fantaisiste que le titre de comte et *a fortiori* de marquis dont s'était paré Max de Marande, doté d'une imagination aussi fertile que fabulatrice. Il a beaucoup écrit sur le duc d'Enghien mais ses affirmations sont, la plupart du temps, complètement fantaisistes. »

Exemple, la mésaventure que le duc d'Enghien aurait eue, à Paris, avec cette comédienne parisienne, maîtresse de Bonaparte : la jeune femme, entendant arriver le Premier consul, aurait caché d'Enghien derrière un paravent qui aurait assisté, sans pouvoir s'échapper, à une scène très intime. Le plus grave, c'est que Marande ajoute que Bonaparte, l'ayant appris, en avait été tellement mortifié (il n'avait pas été si brillant ce jour-là !) qu'il avait décidé de se venger du prince et donc d'ordonner son enlèvement et son exécution. J'ai retrouvé cette anecdote dans une conversation de salon, au début de *Guerre et Paix*. Ce que Tolstoï raconte comme un ragot mondain, Marande essaya de le faire passer pour vrai.

Je trouve très choquant de transformer cette tragédie en vaudeville qui tourne mal.

« Ce qu'il a écrit au sujet du mariage du duc d'Enghien est aussi peu fondé », conclut Emmanuel Rougier.

Ces affirmations ont pourtant suffi à plus d'un pour déclarer le mariage certain.

\*  
\* \*

Dès la dissolution de l'armée, les chemins du prince de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

matrimoniaux de son grand-père, jusqu'à présent, ont tous échoué. L'amour pro-fond que le prince porte à Charlotte n'a rien d'une passion dévorante. s'il espère que la chance continuera à lui être favorable, il n'est pas question pour lui d'oublier ses devoirs de Condé en bravant le chef de sa maison par un mariage avec Charlotte.

Ce qu'il veut dans l'immédiat, c'est garder Charlotte sans trop mécontenter le prince de Condé.

« Ici, cher papa, je trouve paix intérieure, attachement véritable et constant, confiance entière, fondée sur une épreuve de dix années. Je mène une vie uniforme et douce ; jamais un nuage, jamais un moment d'humeur, d'ennui, à plus forte raison de dégoût de part et d'autre. Je me plais à faire le bonheur d'un être, comme cet être met son bonheur à faire le mien. [...] Tout changement sera pour moi un malheur, tout autre engagement un chagrin bien douloureux. Je me soumettrai par devoir à ce que l'on appellera mon bonheur ou un établissement convenable et avantageux ; mais ce sera un sacrifice pénible, auquel nous sommes de tout temps résignés. [...] Je prie chaque jour le ciel ardemment pour qu'il ne se présente aucune facilité pour un sort avantageux. Ce serait la fin du bonheur le plus pur et le mieux senti qui ait peut-être jamais existé, et pour mettre à sa place Dieu sait quoi <sup>1</sup> ! »

Il faut à Charlotte une grande abnégation pour supporter l'attitude du prince de Condé à son égard, mais la qualité de l'amour qu'elle voue au prince est telle qu'elle supporte fièrement ce dédain. Le prince, lui, amoureux plus frivole, est conscient de ses faiblesses possibles :

« [...] Pour vous seul,

« J'ai craint les charmes de Londres ; j'ai craint des amours vifs (*sic*) qui m'y auraient retenu trop longtemps. Je me défie de

moi ; au lieu qu'ici j'aime, à la vérité ; mais cet amour est fondé sur l'estime et la confiance, et je suis sûr que l'on me recevra toujours mieux après une campagne qu'avant, et que l'on me fera repartir sur-le-champ, loin de me retenir, lorsque l'honneur m'appellera quelque part <sup>2</sup>. »

Cette maîtresse passionnée agit en libératrice sans jamais chercher à enchaîner. L'amour qu'elle porte au duc d'Enghien est trop noble pour imposer au prince quoi que ce soit pour elle qui l'empêcherait de faire son devoir de prince et de militaire.

Et le duc d'Enghien y est de plus en plus sensible.

Le 16 février 1803, meurt le cardinal de Rohan.

Ses dernières années auront été pénibles : à la signature du concordat, il avait dû se démettre de son évêché de Strasbourg. En Allemagne, la situation était, elle aussi, critique car les souverains allemands avaient décidé de séculariser les biens ecclésiastiques : le margrave de Bade s'était emparé des bailliages d'Ettenheim et d'Oberkirch et le cardinal, dans l'attente pénible de connaître jusqu'où irait cette dépossession, était tombé malade.

Veillé par Charlotte, il s'éteint avant d'avoir dû abandonner sa demeure. Tandis qu'à Strasbourg un service solennel est chanté en présence de l'évêque concordataire, les bourgeois d'Ettenheim assistent à la messe d'enterrement dans leur cathédrale toute tendue de noir « avec des trophées d'armoirie comme ci-devant ». Pour la dernière fois, les armes des Rohan décorent officiellement Ettenheim <sup>1</sup>.

En souvenir de la façon dont le cardinal avait reçu les princes de Condé au début de l'Émigration, le prince informe son grand-père de sa mort. Peut-être espère-t-il que l'émotion de Charlotte le touchera ? Et que l'héritage possible le rendra plus

compréhensif.

« Le cardinal a fait une belle fin. Il a rempli les devoirs d'un bon chrétien, est mort avec toute sa connaissance, et nous a réellement édifiés. [...] Sa fin a été déchirante pour la princesse Charlotte. Il a été deux jours avec la gangrène dans les poumons, par conséquent sans aucun espoir, et ne se doutant pas de son état, croyant même qu'il était mieux et le disant. Vous jugez de ce qu'a eu à souffrir le cœur sensible de cette malheureuse ; elle vous aurait touché si vous en aviez été témoin. Malade elle-même d'un gros rhume, maladie épidémique qui règne en ce moment, elle n'a voulu quitter son chevet ni jour ni nuit. Le cardinal a dicté ses dernières volontés. [...] J'ai su, par l'indiscrétion du secrétaire, qu'elles étaient toutes en faveur de la princesse, et vous pouvez juger de mon bonheur de la voir enfin tirée de la position gênée où elle se trouve depuis si longtemps <sup>1</sup>. »

Pauvre Charlotte ! L'héritage de son oncle comprend tellement de dettes qu'elle est obligée de le refuser. Elle doit quitter la maison du cardinal qui revient légitimement au margrave et s'installe au bas de la ville, dans la jolie maison à colombages, louée à un certain Sartori, celle qui est transformée aujourd'hui en pizzeria. Il lui reste aussi des propriétés à Saint-Domingue mais l'agitation qui trouble l'île empêche Charlotte de disposer de ses nouveaux biens.

Toutes ces épreuves que traverse la princesse ne changent pas les sentiments injustes que nourrit le prince de Condé envers elle. Cette dureté blesse son petit-fils, aggravant encore leur discordance :

« Il me traite encore bien sévèrement, et ne daigne pas m'ajouter un mot de bonté. Cette retenue lui doit faire presque autant de mal qu'à moi. Suivant vos ordres, j'y mets toute la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



1. 22 septembre 1803.

## CHAPITRE XI

### **Il est au centre des passions**

À première vue, l'enlèvement et l'exécution du duc d'Enghien m'apparaissaient comme une sinistre pagaille ordonnée par un ambitieux que dominaient la passion et un entourage crapuleux.

J'ai cru pouvoir me construire une version à la fois réelle et précise des faits. Naïve que j'étais ! Je me suis noyée autant dans les fausses repentances des acteurs du drame que dans les explications partisans des commentateurs. Chaque nouvelle lecture s'opposait à la précédente.

J'ai longuement mûri ce fouillis, et de cette lutte de pouvoirs sur fond de crise exceptionnelle, j'ai tiré ma version personnelle  
1.

Partiale évidemment.

De l'automne 1803 au printemps 1804, la peur d'un nouvel attentat contre la vie du Premier consul va mettre à vif les nerfs des hommes au pouvoir, à commencer par ceux de Bonaparte qui, perdant le sang-froid qui lui a fait gagner tant de batailles, va passer quelques-unes des pires semaines de sa vie.

Cinq hommes sont les acteurs principaux :

Bonaparte, trente-quatre ans, au-dessus de tous. L'Histoire lui a enseigné que le pouvoir est à reconquérir chaque jour, qu'on soit roi ou chef de bande. Il est arrivé à la première place par ses victoires militaires mais il ne peut y rester qu'en

remportant des victoires politiques. Or il a montré sa faiblesse le 18 Brumaire : sans son frère Joseph, il n'aurait été qu'un conspirateur de plus <sup>1</sup>. Dans l'affaire du duc d'Enghien, s'il est le maître du jeu, quelques astucieux s'arrangeront pour l'empêcher de reculer.

Il n'empêche que, chef de l'État, il porte la responsabilité suprême de ce crime comme il en est convenu à la fin de sa vie <sup>2</sup>. Sa correspondance entre janvier et mars 1804 <sup>3</sup> montre qu'il se tenait au courant de l'avancée de l'affaire au jour le jour, même si ses informateurs lui annonçaient des faits avant même de les vérifier !

Fouché, ensuite. Ce jacobin de quarante-cinq ans, qui a voté la mort de Louis XVI, est convaincu que Bonaparte ne pourra être le chef des Français que s'il se compromet avec les régicides. Ministre de la Police depuis 1799, il a cessé, pour un temps, de plaire à Bonaparte, à son frère Joseph et à Talleyrand. Le 15 septembre 1802, le Premier consul supprime ce ministère.

Fouché est condamné à l'ombre, mais pas à l'inaction. Une obsession l'habite : puisque Bonaparte n'a pas versé le sang de Louis XVI, qu'il fasse verser celui d'un Bourbon, n'importe lequel. L'exorcisme du symbole royal sera alors complet.

Sa perspicacité et sa malhonnêteté, jointes aux dossiers compromettants qu'il a constitués sur des personnalités de tous bords politiques, et aux agents de renseignement qui lui sont restés acquis, lui permettent de garder le contrôle de la situation.

Et puis Talleyrand. Le plus âgé : cinquante ans. Son sang de grand seigneur périgourdin lui fait regarder de très haut un Fouché à qui le titre de duc d'Otrante ne donnera jamais ce que Talleyrand possède par naissance.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prises pour espionner les pensionnés anglais et particulièrement ma personne. Je suis averti depuis longtemps ; mais je vous avoue que la crainte de rencontrer un gueux soudoyé ne me fera jamais faire un pas de plus ou de moins, et je ne suis pas fâché, si l'on a cru à propos d'ouvrir mes lettres, que l'on y ait reconnu ma façon de voir et de penser, et la désapprobation continuelle que j'ai toujours donnée à des mesures en dessous et indignes de la cause que nous servons ; mesures qui ont déjà fait tant de mal. Au reste, j'espère que les arrestations qui viennent d'avoir lieu en France vont tout naturellement débarrasser la bonne cause d'un tas de demi-convertis [allusion à Pichegru et Moreau] qui n'y pouvaient que faire grand tort. »

Ces derniers jours, en écho aux recommandations de prudence de son grand-père, lui sont parvenues celles du roi de Suède, Gustave Adolphe, en séjour chez son beau-père, le margrave de Bade, à Mahlberg, ce château que j'ai aperçu à la sortie d'Ettenheim.

Convaincu ou non, mais poussé par la princesse Charlotte, il a décidé de quitter Ettenheim. Il a loué une maison à Fribourg qu'il fait remettre en état. Il s'y installera dès qu'elle sera habitable.

En attendant, et parce qu'il connaît les fausses rumeurs qui courent sur ses allées et venues, le prince accepte de modifier l'itinéraire de ses promenades. « Il portait la prudence jusqu'à ne pas approcher du grand Rhin, limite des deux États. Je veux, disait-il, pouvoir, en cas d'événement, affirmer sur mon honneur que je n'ai jamais été en France <sup>1</sup>. »

N'en déplaise aux forgers de légende : aucune aventure amoureuse ou frondeuse ne lui faisait oublier qu'il ne voulait rentrer chez lui qu'en pleine lumière, les armes à la main.

Le prince passe toute la journée du 13 mars à la chasse, au bois de Rhinheim <sup>2</sup>. Un de ses serviteurs l'y rejoint pour lui porter un message de Thaddée Roesch, le maire de Rhinau. Celui-ci a observé les mouvements de troupe dans sa ville et que tous les bateaux sur la rive française avaient été consignés. Il conjure le prince de se rendre le soir même dans une des îles du Rhin où doivent l'attendre des amis qui l'emmèneront, dans la nuit, vers un lieu sûr.

Un anxieux de plus, doit se dire le prince car il continue de chasser et néglige le rendez-vous.

Quand il rentre, la princesse Charlotte le supplie de prendre des dispositions : elle a été prévenue de l'agitation au-delà du Rhin par un sous-officier de la gendarmerie qui avait appartenu autrefois à la maison de Rohan et confirme ce que dit Roesch. Mais le prince est fatigué de sa journée et meurt de faim. Refusant de se laisser gagner par ces tracas, il s'attable avec ses amis puis va se coucher.

Canone, très inquiet, obtient de se rendre à la sortie d'Ettenheim pour surveiller jusqu'au matin la route qui vient de Rhinau.

Mais cette nuit-là, tout reste calme dans la ville comme vers le Rhin.

Au petit matin, Canone rentre un peu rassuré et commence son travail. Mais en ouvrant les volets, ses craintes se réveillent car il aperçoit les agents d'Ordener, « désilhouettés » en marchands, qui déambulent peu discrètement autour de la maison. Il s'agit du brigadier de gendarmerie Pferdsdorf et d'un nommé Stoll. Canone se précipite pour prévenir le prince qui accepte que le lieutenant Schmitt les suive à cheval pour observer leur manège.

Dès qu'ils voient Schmitt à la porte de la maison, les deux

sbires remontent à cheval et se dirigent ostensiblement vers la sortie de la ville, sans se presser le moins du monde. Schmitt les suit jusqu'à l'auberge du Cygne, sur la route entre Ettenheim et Strasbourg où il les aborde <sup>1</sup>. Avec tous les accents de la sincérité, les espions racontent qu'ils sont venus faire des achats en ville pour leur commerce. Schmitt les accompagne encore un bout de chemin mais leur apparente bonne foi doit être très convaincante car Schmitt les abandonne et rentre rassurer le prince.

À mesure que la journée avance, l'indifférence du prince cède devant la préoccupation de ses compagnons ; l'angoisse de la princesse Charlotte pèse de plus en plus lourd : qu'il parte ! À Fribourg, à Bâle, n'importe où, mais qu'il s'éloigne du Rhin.

Dans la soirée, le prince finit par se laisser fléchir : c'est décidé, il partira demain, 15 mars.

On n'est pas à quelques heures près.

Et pour rassurer la princesse avant qu'elle ne rentre chez elle, il demande à ses aides de camp, Grünstein et Schmitt, de passer la nuit près de lui. Avec les domestiques Canone, Poulain et Féron, ils seront six à résister à une attaque éventuelle. La porte d'entrée est soigneusement verrouillée et Canone dépose dans la chambre de son maître les fusils du prince avec leurs munitions.

L'âme tranquille, le duc d'Enghien s'endort.

Il est environ minuit.

Les hommes de Bonaparte sont en train d'embarquer sur le Rhin.

Le jeudi 15 <sup>2</sup>, à Ettenheim, ma maison cernée par un détachement de dragons et des piquets de gendarmerie total deux cents hommes environ, deux généraux, le colonel de dragons, le colonel Charlot de la gendarmerie de Strasbourg

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Trop tard ! Le duc d'Enghien est en route.

Qu'il meure puisqu'il est devenu si gênant.

Le plus vite possible et dans le plus grand secret : si le clan Bonaparte réagit aussi mal, le pire est à prévoir.

La journée du mardi 20 mars 1804 commence.

La voiture du prince ne ralentit pas son allure : elle est attendue à Paris, en fin de soirée.

Les ordres se précisent. Dans la matinée, Bonaparte dicte l'arrêt suivant :

« Paris, le 29 ventôse de l'an XII de la République une et indivisible.

« Le gouvernement de la République arrête ce qui suit :

« Art. 1. Le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir porté les armes contre la République, d'avoir été et d'être encore à la solde de l'Angleterre, sera traduit à une commission militaire de sept membres, nommée par le général gouverneur de Paris et qui se réunira à Vincennes.

« Art. 2. Le grand juge, le ministre de la Guerre et le général gouverneur de Paris, sont chargés de l'exécution du présent arrêté. »

Il n'est pas fait mention de la conspiration de Georges.

Aussitôt signée par Bonaparte, la note est portée à Murat qui doit la contresigner et nommer les sept juges. Au tour de Murat de laisser éclater sa colère. Il est au pied du mur : la formation d'une commission militaire ne dépend que de lui, comme gouverneur de Paris. Il sait parfaitement que si devant une haute cour ou un grand tribunal un accusé peut s'expliquer, choisir un défenseur, entamer une procédure d'appel, demander sa grâce, le

jugement d'une commission militaire est immédiatement exécutoire. Et comme la conclusion ne fait aucun doute, c'est lui, Murat, qui va légitimer cela !

Devant ses officiers, Murat outré s'écrie : « C'est une tache qu'on veut mettre à mon habit ; mais je jure par Dieu qu'elle n'y sera pas. » Aussitôt à cheval, le voilà qui galope jusqu'à Malmaison pour s'expliquer avec son beau-frère. Entre les deux Méridionaux, la discussion s'entend à des lieues. Chacun vocifère, hurlant des arguments que l'autre n'entend pas.

« Si vous n'exécutez pas mes ordres, je vous renverrai dans vos montagnes du Quercy ! » tonitrua Bonaparte.

Murat s'en moque. Il quitte la Malmaison avec fracas et reprend la route de Paris.

À peine arrivé chez lui, il se heurte à César Berthier, son chef d'état-major, qui a déjà été mis au courant de toute l'affaire par le ministre de la Guerre, Alexandre Berthier, son propre frère. La mesure est comble ; l'humiliation, chez Murat, se joint à la colère : « Je ne nommerai pas la commission militaire, répète-t-il ; que Bonaparte la nomme s'il veut ! »

Berthier, le ministre, fonce à la Malmaison où Savary est présent. Il rapporte les propos de Murat à Bonaparte qui, pressé par le temps, dresse lui-même la liste des sept.

« La plupart de ces *juges galonnés* avaient été triés sur le volet, c'est-à-dire qu'ils avaient été choisis parmi les officiers à tout poil qui avaient prêté leur concours le plus actif à Bonaparte pour la perpétration de son 18 Brumaire », écrit le petit-fils de Savary.

Voici leurs noms :

Le général Hulin, commandant les grenadiers à pied de la garde consulaire, président.

Le colonel Guitou, commandant le 1<sup>er</sup> régiment de

cuirassiers.

Le colonel Basancourt, commandant le 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère.

Le colonel Ravier, commandant le 18<sup>e</sup> régiment de ligne.

Le colonel Barrois, commandant le 96<sup>e</sup> de ligne.

Le colonel Rabbe, commandant le 2<sup>e</sup> régiment de la garde de Paris.

Le citoyen Dautancourt, capitaine-major de la gendarmerie d'élite, qui fera fonction de capitaine-rapporteur.

Le citoyen Molin, capitaine au 18<sup>e</sup> d'infanterie de ligne, fera fonction de greffier.

J'ai consulté les dossiers militaires disponibles au SHAT : rien à dire du courage de ces hommes sur les champs de bataille. Je suis tout de même songeuse devant le dossier du général Hulin, grand spécialiste du retournement de veste. Le 14 juillet 1789, il est volontaire pour prendre la Bastille. Ce révolutionnaire enthousiaste, qui parle de Louis XVI comme d'un « despote du fond de son palais de Versailles », va s'attacher à Bonaparte pour l'abandonner dès la première Restauration. Et dans une lettre à Louis XVIII, datée du 16 juillet 1813, il ne montre aucun état d'âme à conclure : « [...] En protestant de mon dévouement au Roi, je ne fais ici que renouveler l'assurance des sentiments dont le vertueux Louis XVI, son auguste frère, eut la preuve. »

Voici de quelle fidélité était capable celui qui allait présider, comme le plus élevé en grade, le jury chargé de condamner le duc d'Enghien.

À cette liste, Bonaparte ajoute le texte d'un interrogatoire de pure forme et enfin un jugement tout rédigé dont le dispositif conclut à une condamnation à mort.

« Mon grand-père, écrit le duc de Rovigo <sup>1</sup>, homme pratique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deux mille soldats contre un prince.

Les sept juges sont au complet dans le salon de Harel. Hulin écrira dans ses mémoires que ni lui ni aucun de ses compagnons ne savaient qui ils allaient avoir à juger.

Étrange affirmation car Hulin a passé un moment, l'après-midi même, à la Malmaison avec le Premier consul et qu'il a donc reçu des ordres directement de Bonaparte.

Il écrira aussi, fait bien plus grave, que lui comme ses collègues étaient entièrement étrangers à la connaissance des lois. « Chacun avait gagné ses grades sur le champ de bataille ; aucun n'avait la moindre notion en matière de jugements ; et pour comble de malheur, le rapporteur et le greffier n'avaient guère plus d'expérience que nous. »

Une première fois, peu après minuit – le prince a-t-il eu le temps de dormir ? – le lieutenant Noirod, de la gendarmerie d'élite, visage plein et coloré, marqué de petite vérole, pénètre dans la chambre avec deux gendarmes de garde dont l'un porte une lanterne et demande au prince de s'habiller et de le suivre pour paraître devant la commission militaire.

Il a changé de costume sauf la redingote vert olive qu'il enfle. De nouveau, on lui fait traverser la cour – voit-il dans l'ombre les innombrables silhouettes silencieuses, l'arme au pied ? – et remonter vers le salon délabré d'Harel, dans la tour du Bois, où l'attendent trois hommes.

Le rapporteur Dautancourt, le greffier Molin et le chef d'escadron Jacquin voient alors entrer un jeune homme pâle, taille 1,705 m, cheveux et sourcils châtain clair, figure ovale, longue et bien faite, yeux gris tirant vers le brun – le bleu de l'enfance s'est donc éteint –, bouche moyenne, nez aquilin, menton un peu pointu, bien fait. Il est vêtu d'un habit bleu

barbot à boutons de métal, d'un gilet blanc et d'un pantalon de nankin. Il a ôté sa redingote et tient son chapeau à la main. Sans un mot, il s'assied sur la chaise qu'on lui désigne.

Le major Dautancourt commence l'interrogatoire d'identité.

Avec simplicité et sans montrer de faiblesse, le prince répond volontiers : de son enfance à Chantilly à ses dernières années en pays de Bade, qu'aurait-il à cacher ? Il ne renie aucune campagne militaire, aucune prise de position politique : il n'a jamais eu à choisir, sa naissance lui a imposé son destin.

Dautancourt a, entre les mains, les questions que Bonaparte a dictées dans l'après-midi à Réal. Elles portent essentiellement sur les liens du duc d'Enghien avec l'Angleterre, plus faciles à prouver que sa complicité avec Cadoudal.

Le prince affirme ne jamais avoir mis les pieds en Angleterre et n'avoir revu ni son père ni son grand-père depuis la dissolution de l'armée de Condé. Oui, il a entretenu une correspondance avec eux, mais n'est-ce pas naturel entre membres d'une même famille ?

Et quand on lui demande quelles ont été ses relations avec Pichegru et Dumouriez, il n'a aucun mal à répondre : aucune.

Que reste-t-il des faits reprochés au prince ? Qu'il a porté les armes contre la République ? Mais la France entière sait cela, et d'ailleurs, le duc d'Enghien le revendique sans aucun malaise.

Le greffier fait signer le procès-verbal à tous les présents, y compris au duc d'Enghien. Mais celui-ci demande à ajouter un codicille :

« Avant de signer le présent procès-verbal, je fais, avec instance, la demande d'avoir une audience du Premier consul. Mon nom, mon rang, ma façon de penser et l'horreur de ma situation me font penser qu'il ne se refusera pas à ma demande.

« L. A. H. de Bourbon. »

La séance est levée, le prince est ramené dans sa chambre du pavillon du Roi. Là, il demande une plume et du papier et commence à rédiger une lettre pour la princesse Charlotte.

Il ne faut pas longtemps pour transformer le salon d'Harel en salle de tribunal : le feu allumé dans la cheminée, une longue table avec, derrière un fauteuil présidentiel entouré de six chaises, quelques chandeliers, une chaise pour l'accusé. Les juges prennent place quand arrive Savary enveloppé dans son manteau.

« Je n'ai aucun motif de taire son nom, écrira son petit-fils, d'autant plus qu'au début de cette triste affaire, l'aide de camp de Bonaparte était tout désigné, non pour jouer le rôle d'agent secret, comme certains publicistes l'ont prétendu, mais bien pour la conduire jusqu'au bout. »

Savary s'installe près du feu, derrière le fauteuil qu'occupe Hulin. Ombre glacée qui pèsera lourd sur la décision des sept juges.

Un des juges demande au président la communication des pièces à charge.

Pas de pièces à charge.

Un autre demande la communication des pièces à décharge.

Pas de pièces à décharge.

Un autre demande alors que l'on réunisse les témoins.

Pas de témoins.

Dans ces conditions, sont-ils habilités à siéger ?

Le président Hulin leur rappelle alors qu'ils ne sont pas en conseil de guerre, mais en commission militaire, juridiction spéciale instituée par la Convention en l'an III, ne relevant d'aucune règle. Rien ne l'oblige aux formes légales de la justice

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*l'Émigration et des documents inédits*, Paris, Librairie Émile-Paul, 1905.

Bouillé marquis (de) : *Souvenirs et Fragments pour servir à la mémoire de mon temps 1769-1812* (publiés par P. L. de Kermaingant), Paris, Picard, 1906.

Boulay de la Meurthe : *Les Dernières Années du duc d'Enghien*, Paris, Hachette, 1886.

Boulay de la Meurthe : *Correspondance du duc d'Enghien*, Paris, Picard, 1904.

Bouvens (abbé de) : *Notice historique sur Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal, suivie de son oraison funèbre prononcée dans la chapelle catholique de Saint-Patrice, à Londres, en présence de la famille royale*, Paris, Michaud Frères, 1814.

Cambacères : *Mémoires inédits*, présentation et notes de Laurence Chatel de Brancion, Paris, Perrin, 1999.

Castries (duc de) : *Les Hommes de l'Émigration, 1789-1814*, Paris, Tallandier, 1979.

Chamson (André) : *Le Drame de Vincennes* (théâtre), 1955.

Chapelot (Jean) : *Le Château de Vincennes*, Paris, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1994.

Chateaubriand : *Mémoires d'outre-tombe*, Pléiade Gallimard, 1990.

Choulot (comte de) : *Mémoires et Voyages du duc d'Enghien*, Moulins, Desrosiers, 1841.

Chuquet (Arthur) : *Valmy*, Paris, 1899.

Clinchamp (comtesse de) : *Chantilly*, Paris, Hachette, 1902.

Collectif : *150 ans d'histoire d'Enghien-les-Bains*, Éditions Valhermeil.

Colleville (comte de) : *Les Ordres du Roi*, Paris, Jouve.

Condé (prince de) : *Journal d'émigration. 1789-1795*, publié par le comte de Ribes, Paris, Georges Servant éditeur,

1924.

Constant (L.) : *Le Duc d'Enghien*, Paris, Armand le Chevalier, 1869.

Cornut-Gentille (Pierre) : *La Baronne de Feuchères*, Paris, Librairie académique Perrin, 2000.

Créteineau-Joly : *Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé*, Paris, Amyot, 1867.

Daudet (Ernest) : *Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française*, Paris, La Librairie illustrée, 1907.

Desmarest (P. M.) : *Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire*, Paris, L. Grasilier, 1900.

Destremau (Noëlle) : *Le Duc d'Enghien*, Jouques, Éditions du Cloître, 1990.

Diesbach (Ghislain de) : *Histoire de l'Émigration*, Paris, Grasset, 1975.

Diesbach (Ghislain de) : *Les Secrets du Gotha*, Paris, Julliard, 1964.

Dulaure (J. A.) : *Histoire des environs de Paris*, Paris, Furne, 1838.

Dupont (Marcel) : *Le Tragique Destin du duc d'Enghien*, Paris, Hachette, 1938.

Dupont (Marcel) : *Murat*, Paris, Hachette, 1934.

Espinchal (comte d') : *Journal d'émigration*, Paris, Librairie académique Perrin, 1912.

Fossa (F. de, capitaine d'artillerie) : *Le Château historique de Vincennes à travers les âges*, Paris, Daragon, 1908.

Galimard-Flavigny (Bertrand) : *Les Chevaliers de Malte, des hommes de fer et de foi*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes ».

Ganay (comte Ernest de) : *Chantilly au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris et Bruxelles, G. Van Oest, éditeur, 1925. Gaxotte (Pierre) : *La*

- Révolution française*, Paris, Éditions Complexe, 1975.
- Gourdon de Genouillac (H.) : *Le Crime de 1804*, Paris, E. Dentu, 1873.
- Grouvel (vicomte) : *Les Corps de troupe de l'émigration française*. Tome II : l'armée de Condé, Paris, Les éditions de la Sabretache, 1956.
- Hennequin (capitaine L.) : *Zürich. Masséna en Suisse*, Librairie militaire Berger-Levrault, 1911.
- Houdard (L.) : *Précis justificatif de l'arrestation et de la condamnation du duc d'Enghien*, Saint-Germain-en-Laye, M. Mirvault, 1913.
- Hulin (comte) : *Explications offertes aux hommes impartiaux au sujet de la commission militaire instituée en l'an XII pour juger le duc d'Enghien*, Paris, Baudouin frères, 1823.
- Hyde de Neuville (baron) : *Mémoires et Souvenirs*, Paris, Plon, 1888.
- La Faye (J. de) : *La Princesse de Rohan et le duc d'Enghien*, Paris, Émile Paul Frères, 1929.
- La Rocheterie (Maxime de) : *Marie-Antoinette et l'Émigration*, Paris, Librairie Charles Douniol, 1875.
- Las Cases (comte de) : *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Pléiade Gallimard, 1956.
- Lavallette (comte de) : *Mémoires et Souvenirs*, Paris, Mercure de France, 1994.
- Lenôtre : *Drames d'histoire*, Paris, Flammarion, 1935.
- Lombard (Paul) : *Par le sang d'un prince*, Paris, Grasset, 1986.
- Madelin (Louis) : *Talleyrand*, Paris, Flammarion, 1944.
- Magny (Françoise) : *Palais-Bourbon, sa place*, Paris, Institut néerlandais, 1987.
- Maricourt (baron André de) : *Les Bourbons (1518-1830)*, Paris, Émile-Paul Frères, 1936.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sophie de Tott. Musée Condé, Chantilly. © Bridgeman Giraudon-Lauros.



Princesse Charlotte de Rohan-Rochefort. Château de Sychrov. République tchèque. © D.R.



*Mohilof sur la tombe du duc d'Enghien (1821),  
Bibliothèque Nationale de France, Paris*

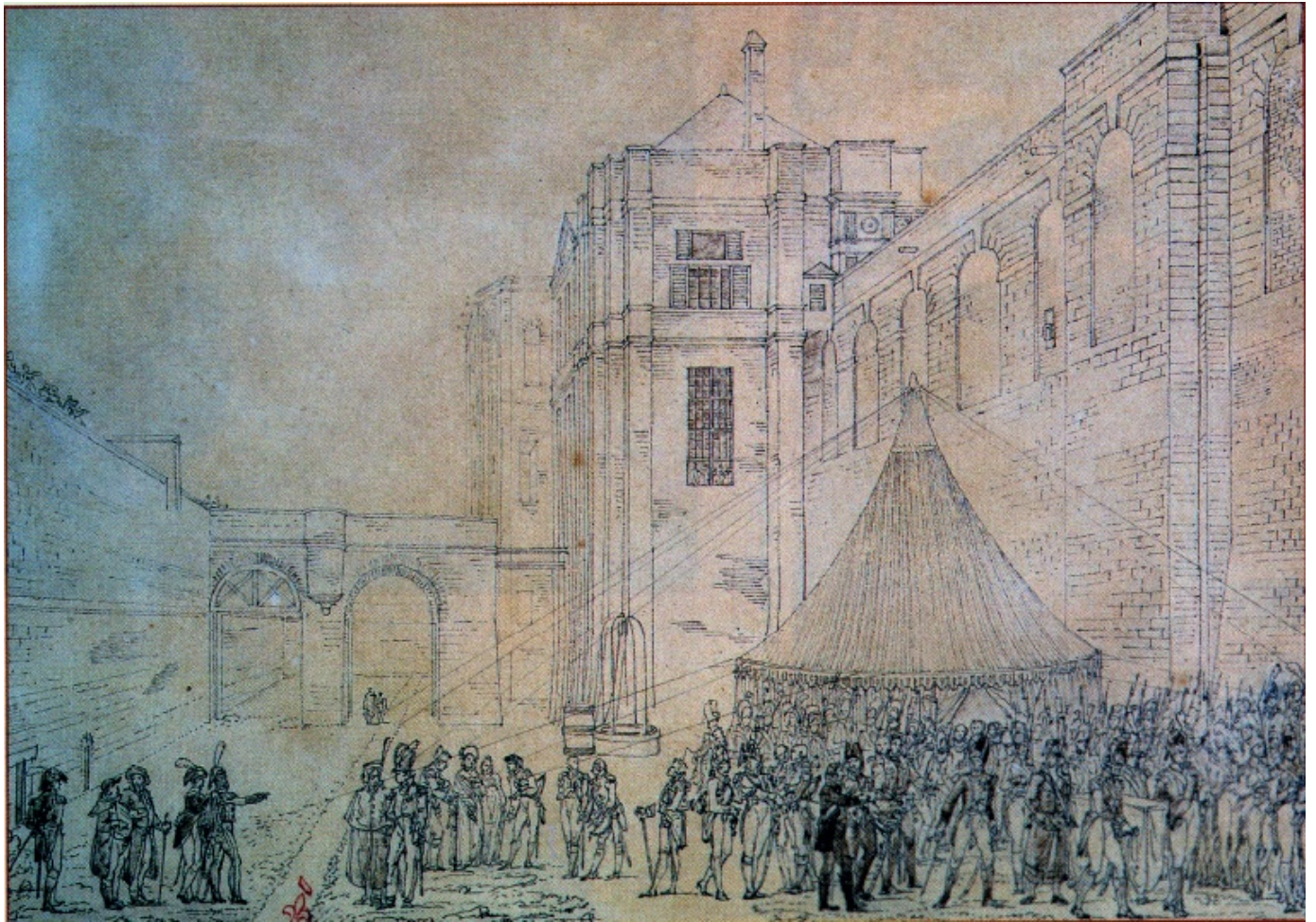


L'arrestation du duc d'Enghien devant la maison d'Ettenheim. © D.R.





Le docteur Jäger au pied de la colonne funéraire située dans les fossés de Vincennes. © D.R.



*Vue du château de Vincennes prise dans un des fossés au moment de l'exhumation du corps du duc d'Enghien le 20 mars 1816, Jacques Ignace Hittorf. © R.G.Ojeda/rmn*